

SENS, RÉFÉRENCE, ET PROPOSITIONS AUSTINIENNES : RÉFLEXIONS AUTOUR DES THÉORIES DE FRANÇOIS RECANATI

Gregory Bochner
(Collège de France)

Résumé

J'ai la chance de travailler depuis longtemps avec un des philosophes que j'admire le plus. Les écrits de François Recanati ont un pouvoir dissolvant, et ses théories sur le sens et la référence ont profondément marqué tout mon développement philosophique. Mais bien que mes idées s'inspirent toujours des siennes, elles s'en distinguent aussi nettement, et à un niveau fondamental. Je voudrais ici profiter de l'occasion qui m'est offerte pour préciser à quelles étapes de l'enquête nos chemins divergent et expliquer comment se construit l'alternative que je développe au cadre des dossiers mentaux (et aux autres « bi-dimensionnalismes » en philosophie du langage et de l'esprit contemporaine) : une théorie intensionnelle qui, s'inspirant d'un autre pan du travail de Recanati (et d'idées de Paul Boghossian, de David Lewis, et de Robert Stalnaker), exploite à nouveaux frais sa notion de « proposition austinienne » et relâche (comme Recanati propose de le faire, mais pour d'autres raisons) ce qu'il appelle « la contrainte réflexive généralisée ». J'espère montrer comment ce cadre alternatif, qui traite le « contenu » comme un niveau descriptif (incomplet) et la « proposition austinienne » comme un niveau référentiel (complet), ouvre à des solutions inédites aux énigmes du sens et de la référence.

Abstract

I have been fortunate enough to work for a long time with one of the philosophers I most admire. François Recanati's writings have a dissolving power, and his theories on meaning and reference have profoundly marked my entire philosophical development. But while my own ideas are always inspired by his, there are significant differences between our views, and at a fundamental level. I would like to take the opportunity which is offered to me here to clarify where our paths diverge, and to present the alternative I am developing to the mental file framework (and to other "two-dimensionalisms" in contemporary philosophy of language and mind): an intensional theory which, drawing on another strand of Recanati's work (and on ideas from Paul Boghossian, David Lewis, and Robert Stalnaker), exploits his notion of "Austinian proposition" in an original way and relaxes (as Recanati proposes to do, but for other reasons) what he calls "the generalized reflexive constraint". I hope to show how this alternative framework, which treats "content" as an (incomplete) descriptive level and the "Austinian proposition" as a (complete) referential level, opens up novel solutions to puzzles about meaning and reference.

1. Introduction

J'ai la chance de travailler depuis longtemps avec un des philosophes que j'admire le plus. Les écrits de François Recanati ont un pouvoir dissolvant, et ses théories sur le sens et la référence ont profondément marqué tout mon développement philosophique. Mais bien que mes idées s'inspirent toujours des siennes, elles s'en distinguent aussi nettement, et à un niveau fondamental. Je voudrais ici profiter de l'occasion qui m'est offerte pour préciser à quelles étapes de l'enquête nos chemins divergent et expliquer comment se construit l'alternative que je développe au cadre des dossiers mentaux (et aux autres « bi-

dimensionnalismes » en philosophie du langage et de l'esprit contemporaine) : une théorie intensionnelle qui, s'inspirant d'un autre pan du travail de Recanati (et d'idées de Paul Boghossian, de David Lewis, et de Robert Stalnaker), exploite à nouveaux frais sa notion de proposition austinienne et relâche (comme Recanati propose de le faire, mais pour d'autres raisons) ce qu'il appelle la contrainte réflexive généralisée. J'espère montrer comment ce cadre alternatif, qui traite le « contenu » comme un niveau descriptif (incomplet) et la « proposition austinienne » comme un niveau référentiel (complet), ouvre à des solutions inédites aux énigmes du sens et de la référence¹.

2. La transparence analytique du sens

Des énoncés d'identité vrais de formes $a=a$ et $a=b$ peuvent avoir des valeurs cognitives différentes. Ainsi, « Hespérus est Hespérus » exprime une vérité triviale (ou connue *a priori*), tandis que « Hespérus est Phosphorus » exprime une vérité potentiellement informative (ou connue *a posteriori*). Il y a des cas possibles et même réels dans lesquels un sujet rationnel et compétent avec les deux noms accepte le premier énoncé sans accepter le second, alors que les deux noms renvoient au même référent : Vénus. L'énigme de Frege (1892) est le problème profond que ce constat simple pose à une théorie référentialiste du contenu : le référentialisme qui dit que la seule contribution des noms aux contenus de tels énoncés correspond à leur référent semble prédire à tort que ces deux énoncés ont un même contenu trivial, que *Vénus est Vénus*.

Pourquoi à tort ? Il faudrait ajouter une prémisse : si deux énoncés ont le même contenu, alors tout sujet compétent qui les comprend peut savoir *a priori* (par la simple réflexion, sans recevoir davantage d'input empirique) qu'ils ont le même contenu. Dès lors, si un sujet compétent n'est pas en mesure de savoir *a priori* que deux énoncés ont le même contenu, ils n'ont pas le même contenu. Cette prémisse est essentielle ; sans elle, Frege n'obtient pas son argument contre le référentialisme. Par opposition (et contre un présupposé répandu), l'hypothèse que le sujet est rationnel n'est pas essentielle à l'argument (Frege ne la formule d'ailleurs pas et ne parle pas de rationalité). Elle aide seulement à dégager une prédiction utile sur le comportement *observable* du sujet. On ne peut pas observer de l'extérieur si, du point de vue interne du sujet, deux énoncés ont le même contenu. Mais en ajoutant qu'il est rationnel, on peut prédire ce que le sujet *ferait* si ces deux énoncés avaient selon lui le même contenu. Un sujet à la fois en mesure de savoir que les deux énoncés ont le même contenu *et rationnel* n'accepterait pas le premier énoncé sans accepter le second – car il n'est pas permis au sujet rationnel d'adopter en même temps des attitudes différentes vis-à-vis d'énoncés reconnus comme ayant le même contenu. La rationalité ne joue ici qu'un rôle auxiliaire : *elle aide à faire ressortir* quels contenus le sujet traite comme distincts (ou identiques). Mais ce qui est essentiel, c'est la question de savoir *quels contenus le sujet traite comme distincts (ou identiques)*. Frege raisonne ainsi : le référentialisme prédit que ces deux énoncés d'identité ont le même contenu ; certains cas falsifient cette prédiction (étant donné la prémisse tacite) ; donc le référentialisme est faux et doit être abandonné au profit d'une théorie qui assigne des contenus différents à ces énoncés. En plus du niveau référentiel, cette théorie alternative devra introduire un deuxième niveau de signification, que Frege appelle «

¹ Une autre ambition ici, plus indirecte, est de répondre à l'article de Murez (2023) sur la transparence des véhicules. Murez et moi admettons des points de départ très différents : il présuppose ce que j'appellerai le « référentialisme classique », adopte un cadre fodorien, identifie les sens frégeens à des véhicules dans le langage de la pensée, et fait de la transparence du sens une thèse empirique – alors que je propose de partir de l'idée qu'il s'agit d'une thèse analytiquement vraie, et de reconstruire une théorie du sens et de la référence sur cette base.

le sens », et garantir que les deux énoncés, et tous leurs constituants, ont la même référence mais pas le même sens.

Recanati et moi acceptons tous les deux que l'énigme de Frege pose un problème véritable – plutôt que de constituer un problème mal posé ou une illusion de problème – et que ce problème revêt une importance fondamentale dans toute théorie de la signification ou du contenu. De plus, comme Boghossian (1994), nous admettons tous les deux que dès lors qu'il y a là une énigme véritable, la notion de sens ou de mode de présentation introduite en vue de résoudre cette énigme – comme son rôle primordial est d'expliquer la valeur cognitive, l'informativité, le comportement, et donc en général la perspective du sujet sur les référents dans le monde – doit être transparente (Bochner 2011 : Ch. 8 ; Recanati 2012b : Partie V).

De quelle transparence s'agit-il ? Au niveau linguistique, Frege suppose que le référent d'un nom propre (ou d'un terme singulier) est un objet du monde, et que le référent d'une phrase est une valeur de vérité (le Vrai ou le Faux). La thèse correspondante au niveau mental dit que le référent d'un concept singulier est un objet du monde, et que le référent d'une pensée est une valeur de vérité. Pour Frege, d'une façon générale – aux niveaux linguistique et mental, et aux niveaux des termes/concepts et des phrases/pensées – la référence est opaque et le sens est transparent. On sait *a priori* ce qu'on dit/pense, mais pas (dans la plupart des cas) si ce qu'on dit/pense est vrai. Au niveau mental, une transparence minimale est celle de l'*existence* du sens des pensées et des concepts : pour toute pensée occurrente P qu'il forme à un instant t, tout sujet compétent S à t peut savoir *a priori* si P a un sens (quoique pas si P a un référent) ; et pour tout concept C qu'il déploie à t, S à t peut savoir *a priori* si C a un sens (quoique pas si C a un référent). Cela étant, comme Boghossian, Recanati et moi admettons tous deux que la thèse de transparence qui joue le rôle le plus critique dans l'énigme de Frege est une thèse *comparative* : pour toute paire de pensées occurrentes P₁ et P₂ qu'il forme à t, S à t peut savoir *a priori* – où ceci, insistons-y, revient ici seulement à dire : en se basant uniquement sur l'information dont il dispose à t, sans nécessiter *davantage* d'input empirique – si P₁ et P₂ ont des sens *identiques ou distincts* : pour toute paire de concepts singuliers C₁ et C₂ qu'il déploie à t, S à t peut savoir *a priori* si C₁ et C₂ ont des sens *identiques ou distincts*².

« The important point here is that [...] identities, differences, and existence, of reference do not help to predict and/or to explain action. Why not? Because, *as a matter of fact*, identities, differences, and existence, of reference are opaque: the subject understanding two different sentential forms S₁ and S₂ containing two name-shapes N₁ and N₂ does not thereby know *a priori* (i) whether N₁ and N₂ each have a *genuine* reference, and, if they do, (ii) whether their respective referents are *identical or different*. By contrast, identities, differences, and existence, of mode of presentation do help to predict and/or to explain action. Why? Because identities, differences, and existence, of mode of presentation are

² Dummett (1973/1981, 95) avait déjà identifié le caractère comparatif de la thèse de transparence pertinente: « If the sense of a name consisted just in its having a certain reference, then anyone who understood the name would thereby know what object it stood for, and one who understood two names which had the same reference would know that they stood for the same object, and hence would know that the truth of the statement of identity connecting them, which could therefore not be informative for him. The underlying assumption is the compelling principle that, if someone knows the senses of two words, and the two words have the same sense, he must know that they have the same sense: hence, if the sense of a name consists merely in its reference, anyone who understands two names having the same referent must know that they have the same referent. » Cette transparence est en réalité plus plausible au niveau mental qu'au niveau linguistique (voir Bochner 2021). Même si on admet que la signification (voire la nature) des mots du langage public dépend de l'environnement social/physique, on n'est pas *ipso facto* forcé d'accepter la même thèse à propos des pensées (voir Loar 1988).

transparent: the subject understanding two different sentential forms S_1 and S_2 containing two name-shapes N_1 and N_2 does thereby know *a priori* (i) whether he associates each of N_1 and N_2 with a *genuine* mode of presentation, and (ii) whether the modes of presentation he associates with respectively N_1 and N_2 are *identical or different*. In general, the *only* reason why modes of presentation can reasonably be presumed to explain the opacity to which referents gave rise is that modes of presentation, unlike referents, are supposed in advance to be internally transparent to the subject. Psychological modes of presentation are in the first place introduced in our theories of action for the precise purpose of capturing *the internal perspective of the subject on identity, difference, and existence, of reference*. Thus, their transparency is what makes modes of presentation suitable for the role of *explanans* of referential opacity in the role of *explanandum*. » (Bochner 2011, 327)

« Reference, as we all know, is not epistemically transparent. The subject may not realize that two terms refer to the same object, or that they refer to distinct objects. In both cases, the subject may be deluded. What about sense? It seems that, in contrast to reference, sense (mode of presentation) *must* be transparent. If modes of presentation themselves are not transparent, there is no reason to move from pure referential talk to mode of presentation talk in the explanation of rational behavior. » (Recanati 2012b, 116-117).

« [...] reference is not *transparent* to the subject. [...] As a result, *coreference* is not transparent to the subject either: it is possible for the subject to refer to the same individual twice (as in Frege cases) without knowing that the two acts of reference target the same individual. In such cases there may be an objective contradiction at the level of referential content: the subject may ascribe contradictory properties to one and the same individual. Internally, however, there may be no detectable contradiction, as reference is not transparent to the thinker. The subject only has transparent access to the mode of presentation—and here the modes of presentation are distinct. (If the modes of presentation were the same, there would be an internal inconsistency.) » (Recanati 2021, 108)

Cette thèse de transparence du sens est-elle une thèse empirique et falsifiable ? Cela dépend de notre *définition initiale* du sens. Les citations ci-dessus peuvent suggérer une approche assez radicale, que pour ma part j'endors pleinement : la transparence comparative du sens ou des modes de présentation est vraie *analytiquement*. Le sens *doit être* transparent, comme le dit Recanati, et la nécessité en cause découle de la définition du « sens ». Le rôle primordial que le sens frégeén est censé jouer dans une théorie de la signification, celui qui motive son introduction et constitue ainsi sa raison d'être, est celui de résoudre les problèmes créés par l'opacité de la référence (dans les théories de la signification, de la perspective, du raisonnement, de l'action, etc.). Autrement dit : la référence de la notion frégeénne de « sens » est fixée à travers une description de son rôle théorique qui contient par avance l'idée de transparence comparative. Le sens ainsi introduit est transparent par définition.

La thèse radicale d'une transparence analytique se heurte à une objection évidente. Si le sens est transparent par définition, alors la négation de la transparence est analytiquement fautive. Or il se trouve des philosophes compétents et rationnels pour soutenir que la thèse de transparence est fautive. Peut-on raisonnablement supposer qu'ils se contredisent dans les termes sans s'en rendre compte ?³

³ Pas si on suppose qu'ils ont un accès transparent au sens des thèses qu'ils défendent ! Cette boutade fait écho à la même question posée dans le cas de Pierre, que dans son énigme des croyances, Kripke (1979) stipulait être

Mais, d'abord, cette objection a une portée limitée. Ce que la transparence analytique implique, c'est que *tout philosophe adhérant au projet frégéen* ne saurait refuser la transparence du sens sans se contredire. Et cette idée me semble indiscutablement correcte. Les deux volets de ce que j'appelle « le projet frégéen » consistent à accepter que l'énigme de Frege pose un problème véritable et à introduire une notion de « sens » en vue de résoudre ce problème. L'énigme de Frege se réduit à un conflit entre le référentialisme, le constat que la référence est opaque, et la transparence. Sans la transparence, il n'y a pas d'énigme. Le fait qu'un sujet compétent (et rationnel) puisse accepter « Hespérus est Hespérus » sans accepter « Hespérus est Phosphorus » (= le constat que l'identité de la référence est opaque) n'est pas problématique en lui-même, même si on suppose en plus que ces énoncés ont le même contenu (= le référentialisme) : un problème ne survient que quand on ajoute la prémisse que ce sujet peut savoir *a priori* si deux énoncés qu'il comprend ont des contenus identiques ou différents (= la transparence). Aussi, adhérer au « projet frégéen », c'est *déjà* endosser l'idée de sens transparents : c'est admettre que pour certaines visées explicatives, supposées légitimes, on a besoin d'invoquer une notion qui soit transparente. La transparence analytique n'implique toutefois pas que *nul philosophe* ne saurait refuser la transparence du sens sans se contredire. Une démarche qui reste cohérente consiste à *rejeter le projet frégéen* (et la transparence qu'il implique). Mais cette démarche revient à accepter un tout autre point de départ, définissant un projet philosophique d'un type incompatible, *fondé sur* un externalisme radical – un projet si profondément différent, me semble-t-il, qu'il est difficile de le comparer avec celui de Frege.

Une autre source de confusion pourrait amener à exagérer l'importance de l'objection. Puisque Frege assignait *plusieurs* rôles théoriques à sa notion de sens, il faut décider lesquels parmi ces rôles sont définitoires. En fonction des définitions initiales qu'on se donne, la transparence sera tantôt un trait définitoire du sens et tantôt une thèse empirique. Chez Frege, le sens est censé jouer trois grands rôles :

1. Le rôle de mode de présentation. Le sens explique la valeur cognitive. La valeur cognitive d'un terme singulier est la façon dont le sujet qui comprend bien le terme en question se représente son référent putatif. Les valeurs cognitives différentes sont expliquées par des différences de sens, et les valeurs cognitives identiques par des identités de sens.

2. Le rôle du mécanisme de fixation de la référence. Le sens est ce qui détermine la référence. Le sens est indépendant de la référence : parfois, on a un sens sans référence. Mais quand il y a une référence, il y a forcément un sens qui a déterminé cette référence. Pour tout sens qui se trouve effectivement déterminer une référence, ce sens détermine un référent *unique* dans le monde réel (donc, un seul sens ne peut pas être associé à deux ou plusieurs référents).

3. Le rôle d'apport vériconditionnel. Le sens d'un terme singulier contribue et fait une différence aux conditions de vérité des énoncés assertifs dans lesquels le terme en question figure. Le sens d'un énoncé assertif détermine une condition de vérité complète. *Seul* le sens peut contribuer et faire une différence aux conditions de vérité de ce qui est asserté ; les référents ne font jamais aucune contribution et aucune différence aux conditions de vérité.

Le premier rôle est celui qui contient par avance l'idée de transparence. Si on définit le sens par ces trois rôles théoriques *à la fois*, on se trouve tôt forcé d'admettre qu'il n'y a pas de sens, car les arguments référentialistes de 1970 montrent que, de fait, aucune notion unique ne joue ces trois rôles. Si on le définit seulement au travers des deux premiers rôles, l'idée que le sens joue le troisième rôle devient une thèse empirique – c'est la thèse que Kripke et Kaplan entendent attaquer (sans pour autant vouloir attaquer l'idée que quelque chose joue les deux autres rôles du sens à la fois : ce qui explique la valeur cognitive reste ce qui fixe la

un logicien brillant et scrupuleux qui « ne laisserait jamais passer une contradiction ».

référence)⁴. Mais si on ne définit le sens que par le deuxième et/ou le troisième rôle, la transparence du sens enveloppée dans le premier rôle devient une thèse empirique. Les définitions de base n'étant pas toujours explicites, des confusions entre questions verbales et substantielles peuvent facilement s'immiscer dans les débats qui traitent, ou qui dépendent, du statut du sens.

La transparence analytique n'a de pertinence que dans un projet frégéen fondé sur l'idée que le sens se définit *au moins* par le premier rôle. L'option minimaliste, qui est la plus ouverte (et à mon avis la seule qui permette de se poser les bonnes questions sans créer d'impasses analytiques), considère que seul le premier rôle est définitoire. (On suppose en outre que la définition n'est pas vide : il y a des sens, c'est-à-dire des entités qui jouent le rôle de modes de présentation, qui sont transparents et capables d'expliquer les problèmes d'opacité de la référence.) Cette version minimaliste fait du sens un « one-criterion word » – selon l'expression de Putnam (1962) – et rejette une exigence de « robusteté » (voir Murez 2023) : il n'est pas nécessaire, *pour le définir*, d'avoir différentes prises indépendantes sur le sens. Elle convertit les deux autres rôles théoriques en thèses empiriques : (i) ce qui joue le premier rôle est identique à ce qui joue le deuxième rôle, et (ii) ce qui joue le premier rôle est identique à ce qui joue le troisième rôle. Elle prédit donc aussi que (iii) si ces thèses empiriques sont toutes les deux vraies, alors ce qui joue le deuxième rôle est identique à ce qui joue le troisième rôle.

On peut voir que cette version de la transparence analytique reste compatible avec différentes options à l'intérieur d'un cadre cherchant à mettre en œuvre le projet frégéen :

- (a) [mode de présentation = ce qui fixe la référence = apport vériconditionnel]
- (b) [mode de présentation = ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]
- (c) [mode de présentation = apport vériconditionnel] ≠ [ce qui fixe la référence]
- (d) [mode de présentation] ≠ [ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]

L'option (a) correspond à la théorie de Frege. L'option (b) est aujourd'hui la plus répandue : c'est celle de Recanati et des avocats d'un bi-dimensionnalisme classique inspiré de Kripke et Kaplan. L'option (c) est celle de Lewis (1979). L'option (d) est celle que je défends moi-même. Aucune des options envisagées dans la littérature ne semble injustement exclue par cet éventail de possibles. Aussi, bien que la transparence analytique présuppose l'adhésion au projet frégéen et revendique le caractère infalsifiable de la transparence à l'intérieur de ce projet, on ne saurait lui reprocher de fermer *a priori* certaines portes qui devraient rester ouvertes.

J'aboutis ainsi à ma première conclusion : tout philosophe qui accepte que l'énigme de Frege pose un problème, qui comprend de façon claire et distincte la nature de ce problème, et qui introduit une notion de sens en vue de le résoudre, ne peut sans incohérence nier que le sens ainsi introduit soit transparent. Pour percevoir ce résultat dans toute sa pureté, il faut mettre entre parenthèses toute autre thèse communément admise sur le sens et la référence, et accepter de repartir de zéro. Cette conclusion ne présuppose aucune théorie particulière.

Une fois qu'on accepte ce premier résultat, la question suivante qui se pose est celle de savoir lesquels, parmi les autres rôles théoriques reconnus par Frege, le sens ainsi défini se trouve jouer et lesquels il se trouve ne pas jouer. Cette question est une question empirique.

⁴ Concernant les indexicaux, Kaplan (1989) soutient que ce qui fixe la référence (le « caractère ») est ce qui explique la valeur cognitive. Mais concernant les noms propres, il y a une ambiguïté chez Kripke (1980). D'un côté, si (comme l'affirment Kripke et Kaplan) la théorie millienne des noms propres est correcte, alors la signification d'un nom propre est épuisée par sa référence (un nom propre a un caractère constant : il a le même référent dans tous les contextes d'usage, contrairement à un indexical). D'un autre côté, Kripke cherche à maintenir avec Frege que la valeur cognitive est généralement expliquée par des descriptions qui fixent la référence. (Qui plus est, selon Kripke, c'est le plus souvent un baptême ostensif qui fixe la référence/signification d'un nom propre.)

3. Le descriptivisme minimal

Dans tout projet frégéen, l'enjeu majeur est celui d'arriver à articuler le sens et la référence d'une façon qui soit pleinement satisfaisante. Frege lui-même n'envisage qu'une seule manière de le faire ; il ne semble pas voir d'autre possibilité. Articuler le sens et la référence, c'est dire comment se relie entre elles les entités qui jouent les trois rôles théoriques qu'on a distingués plus haut : c'est proposer une façon cohérente d'agencer les questions de perspective (premier rôle), de détermination de la référence (deuxième rôle), et de vérité (troisième rôle). L'articulation proposée par Frege exige, d'une part, d'identifier les entités qui jouent les trois rôles – suivant l'option (a) ci-dessus – et, d'autre part, d'endosser une thèse descriptiviste qui permettra de les souder : ce qui joue les trois rôles à la fois, c'est un sens *descriptif*.

L'énigme de Frege se pose pour une (version de la) théorie référentialiste de la signification. D'après cette théorie référentialiste, des énoncés d'identité vrais comme « Hespérus est Hespérus » et « Hespérus est Phosphorus » expriment un seul et même contenu référentiel : ils disent tous les deux *que Vénus est Vénus*. Or ces énoncés n'ont pas la même valeur cognitive : le premier est trivial et le second informatif. La solution de Frege à son énigme (ou, du moins, celle qui lui est le plus souvent attribuée) consiste à abandonner le référentialisme en faveur d'une (version de la) théorie descriptiviste. D'après cette théorie descriptiviste, ces énoncés expriment deux contenus descriptifs distincts : le premier exprime un contenu descriptif qui est trivial (*que l'étoile la plus brillante dans le ciel du soir est l'étoile la plus brillante dans le ciel du soir*) et le second exprime un contenu descriptif qui est dûment informatif (*que l'étoile la plus brillante dans le ciel du soir est l'étoile la plus brillante dans le ciel du matin*). Une vertu du descriptivisme, c'est qu'il explique clairement et parfaitement ce qu'il est censé expliquer, à savoir comment il se fait que ces énoncés ont des valeurs cognitives distinctes.

Frege articule le sens et la référence de la façon suivante. D'abord, le sens qui est transparent et responsable de la valeur cognitive est toujours descriptif (et jamais référentiel). Ensuite, ce sens descriptif détermine la référence : le référent, s'il y en a un, est ce qui se trouve satisfaire la condition descriptive contenue dans le sens. Enfin, le sens descriptif contribue aux conditions de vérité. Le descriptivisme du sens est requis par le troisième rôle et ainsi par l'option (a) ci-dessus, qui dit que le sens joue les trois rôles théoriques à la fois, car seule une condition descriptive pourrait en principe être ce qui est transparent, ce qui fixe la référence, *et ce qui fait une différence aux conditions de vérité sans être un référent*. La contribution des termes ou concepts singuliers aux conditions de vérité correspond en effet soit à un référent soit à une condition descriptive ; il n'y a pas d'autre choix possible. Si le troisième rôle n'est pas joué par un référent, alors il est joué par une condition descriptive ; et si les trois rôles sont joués par la même entité, alors ils sont tous joués par une condition descriptive.

Recanati et moi sommes d'accord sur deux points. Premièrement, les arguments anti-descriptivistes (de Keith Donnellan, Saul Kripke, Hilary Putnam, David Kaplan, ou John Perry) réfutent la thèse frégéenne selon laquelle l'apport vériconditionnel d'un terme ou concept singulier correspond toujours à une condition descriptive⁵. Nous acceptons tous les deux une (version ou une autre d'une) théorie référentialiste (telle que formulée, ici, de façon *neutre*) :

Référentialisme (neutre) : Il existe certains termes/concepts singuliers dans le langage/la pensée qui sont tels que leur contribution aux conditions de vérité des énoncés/pensées dans lesquels ils figurent est directement l'objet du monde qui est leur référent.

⁵ Voir entre autres Donnellan (1970), Putnam (1975), Perry (1977), Kripke (1980), et Kaplan (1989).

Dans certains cas engageant des référents qualitativement identiques, comme celui de Terre-Jumelle imaginé par Putnam (1975), il y a une différence entre les conditions de vérité de deux énoncés/pensées mais pas de différence entre les descriptions qualitatives des référents, de sorte que la différence de conditions de vérité est forcément due à une différence de référent.

Deuxièmement, Recanati et moi acceptons tous les deux que les arguments anti-descriptivistes réfutent la thèse frégréenne selon laquelle la référence est toujours déterminée au travers d'une condition descriptive que contient le sens. D'après cette thèse, qu'on peut appeler le *satisfactionnalisme*, le mécanisme de référence est toujours satisfactionnel : le référent, s'il y en a un, est tout objet qui se trouve satisfaire, ou vérifier, une condition descriptive. Selon le satisfactionnalisme, la vérité est le seul pont entre nos représentations et le monde : non seulement nos énoncés assertifs et nos pensées se rapportent au monde en le décrivant, mais en plus les termes ou les concepts singuliers qui sont des constituants de ces énoncés ou pensées ne peuvent se rapporter aux choses qu'en les décrivant. Les arguments épistémiques de Kripke (1980) réfutent cette thèse satisfactionnaliste : les descriptions que nous avons d'un référent sont parfois vraies d'un objet qui n'est pas pour autant le référent intuitif et fausses d'un autre objet qui est malgré cela le référent intuitif (argument de l'erreur), et ces descriptions sont parfois trop sommaires pour être vraies d'un objet unique alors qu'il y a malgré cela un objet unique qui est le référent intuitif (argument de l'ignorance).

C'est ici que nos chemins se séparent. Nous tirons des conclusions diamétralement opposées de la fausseté du satisfactionnalisme. Recanati conclut que le sens, qui fixe la référence, n'est pas descriptif ; on doit admettre des sens ou modes de présentation non-descriptifs. Pour ma part, je conclus que le sens, qui est descriptif, ne fixe pas la référence ; il n'est pas nécessaire d'admettre des sens ou modes de présentation non-descriptifs.

	Recanati	Bochner
Le sens est-il toujours descriptif ?	Non	Oui
Le sens fixe-t-il toujours la référence ?	Oui	Non

Parmi les options listées plus haut, la position de Recanati relève de (b) et la mienne de (d) :

(b) [mode de présentation = ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]

(d) [mode de présentation] ¹ [ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]

De son côté, Recanati considère que le sens joue le premier rôle, celui d'expliquer la valeur cognitive, et que ce rôle exige une transparence du sens, et il soutient que ce qui est ainsi transparent est identique à ce qui fixe la référence mais pas à une condition descriptive (ni à l'apport vériconditionnel). De mon côté, je considère que le sens joue le premier rôle, celui d'expliquer la valeur cognitive, et que ce rôle exige une transparence (analytique) du sens, et je soutiens que ce qui est ainsi transparent est identique à une condition descriptive mais pas à ce qui fixe la référence (ni à l'apport vériconditionnel).

Suis-je toujours un descriptiviste ? Là encore, on doit s'accorder sur les définitions. Pour sa part, Recanati me semble définir le descriptivisme comme une conjonction de la thèse selon laquelle les modes de présentation sont toujours descriptifs *et du satisfactionnalisme*.

« Descriptivism is the view that our mental relation to individual objects goes through properties of those objects. What is given to us are, first and foremost, properties whose worldly instantiation we are able to detect, and only indirectly objects. That is so because (according to the view) our knowledge of objects is mediated by our knowledge of their properties. Objects are given to us only *qua* instantiators of whatever properties we take them to have. On this view, my friend John is only given to me as the x who has all (or perhaps most of) the

properties I take him to have: being my friend, being called 'John', having a certain appearance, having a certain history (e.g. having been my classmate in such and such years), and so on and so forth. Whoever has the relevant properties — assuming a single individual does — is John. » (Recanati 2012b, 3)

Si on s'en tient à une telle définition, ni Recanati ni moi ne sommes descriptivistes. Mais bien que la question soit verbale, il me paraît utile d'adopter une définition minimale et ainsi plus inclusive, qui conserve l'idée que les modes de présentation sont toujours descriptifs mais pas le satisfactionnalisme (auquel ni Recanati ni moi n'adhérons). Selon cette définition minimale, que j'adopte dans ce qui suit, Recanati n'est (toujours) pas descriptiviste mais je le suis.

Qu'est-ce qui distingue les deux types de modes de présentation ? Recanati (1993, Ch. 6) définissait les modes de présentation non-descriptifs par deux traits : contrairement aux modes de présentation descriptifs, ils n'ont aucune pertinence vériconditionnelle et ils sont relationnels plutôt que satisfactionnels. L'opposition satisfactionnel/relationnel est bien mise en lumière dans un passage de Bach (que Recanati cite régulièrement) :

« Since the object of a descriptive thought is determined SATISFACTIONALLY, the fact that the thought is of that object does not require any connection between thought and object. However, the object of a *de re* thought is determined RELATIONALLY. For something to be the object of a *de re* thought, it must stand in a certain kind of relation to that very thought. » (Bach 1987, 12)

Cependant, dès qu'on reconnaît la position définie par le descriptivisme minimal comme une possibilité théorique, ces deux traits définitoires ne suffisent plus à distinguer les deux types de modes de présentation. En effet, le « descriptiviste minimal » (comme on pourra l'appeler) suppose *lui aussi* que ses modes de présentation, qu'il affirme être descriptifs, n'ont pas de pertinence vériconditionnelle et ne déterminent pas la référence de façon satisfactionnelle⁶. Souscrivant à un référentialisme, il défend le descriptivisme à propos des modes de présentation *sans pour autant accepter que ceux-ci font une différence aux conditions de vérité*. Ne souscrivant pas au satisfactionnalisme, il défend le descriptivisme à propos des modes de présentation *sans pour autant accepter que ceux-ci fixent la référence*. Ainsi, la distinction entre les deux types de mode de présentation devrait idéalement s'abstraire de ces deux thèses qui concernent l'apport vériconditionnel (troisième rôle du sens chez Frege) et la fixation de la référence (deuxième rôle du sens chez Frege). La différence me paraît un peu plus générale. Le propre des modes de présentation descriptifs est de faire jouer *quelque rôle* à la notion de vérité. D'un côté, le rapport entre un mode de présentation non-descriptif et un référent est un rapport de fait, empirique et/ou causal, qui ne fait pas intervenir la vérité. On peut appeler *relationnalisme* la thèse selon laquelle les modes de présentation sont relationnels. D'un autre côté, le rapport entre un mode de présentation descriptif et un référent est un rapport représentationnel et satisfactionnel : une description représente en décrivant, et décrire un référent, c'est chercher à en donner une représentation qui soit vraie. Toutefois, dire qu'un mode de présentation descriptif correspond à une description d'un référent, ce n'est pas forcément dire que ce référent est en plus déterminé par cette description et qu'il doit ainsi la vérifier.

Bien qu'il semble en principe possible d'invoquer des modes de présentation qui soient descriptifs *mais* qui ne contribuent pas aux conditions de vérité et ne fixent pas la référence, l'existence de cette possibilité n'est toujours pas clairement reconnue. Le Frégéen

⁶ Gray (2016) défend aussi un « descriptivisme minimal » dans un sens qui est proche du mien ici.

référentialiste et anti-satisfactionnaliste qui ignore ou exclut cette possibilité ne verra qu'une seule issue possible aux arguments anti-descriptivistes : introduire des modes de présentation non-descriptifs. Et sa démarche sera pleinement justifiée : *tant que la thèse du descriptivisme minimal ne constitue pas une alternative pertinente*, introduire des modes de présentation non-descriptifs est la seule option. Mais quand le descriptivisme minimal est reconnu comme une alternative pertinente, il n'est plus clair qu'on soit justifié à introduire des modes de présentation non-descriptifs *en sus des modes de présentation descriptifs dont, semble-t-il, on aura de toute façon besoin pour traiter des représentations purement descriptives*⁷. Si c'est possible, il sera plus parcimonieux de s'en tenir à un seul type, descriptif, de modes de présentation.

Mais est-ce possible ? Le théoricien tenté par cette position devrait spécifier un tant soit peu comment il compte s'y prendre pour articuler le sens *descriptif* et la référence, car il n'est plus évident qu'il arrive à les articuler de façon satisfaisante. D'un côté, il veut maintenir que le sens, étant descriptif, engage *quelque* rapport représentationnel de satisfaction ou de vérité avec le référent ; mais d'un autre côté, il doit développer cette idée sans plus s'aider ni de la thèse selon laquelle ce sens descriptif contribue aux conditions de vérité ni de la thèse selon laquelle ce sens descriptif fixe la référence. Est-ce faisable ?

C'est faisable, oui ! Premièrement, les ingrédients d'un descriptivisme minimal sont en réalité déjà disponibles dans la théorie des représentations indexicales de David Lewis (1979). Recanati (2007a) a lui-même grandement contribué à clarifier cette théorie, et à la développer dans des directions originales. Or deux aspects centraux de la théorie de Lewis l'ont empêchée d'emporter l'adhésion d'une majorité des philosophes : son internalisme et son égocentrisme. Mais, deuxièmement, on peut dépasser ces deux limitations en rejetant la contrainte réflexive généralisée qui sous-tend l'égocentrisme. Bien que ses motivations fussent très différentes, c'est justement ce que Recanati (2007a) a proposé de faire.

4. Contenus indexicaux et propositions austinienne

Commençons par introduire le cadre de Lewis (1979). Il y a une différence importante entre ce cadre et toutes les versions du bi-dimensionnalisme classique inspiré de Kripke (1980) et Kaplan (1989). La famille de théories que j'appelle le « bi-dimensionnalisme classique » rejette l'option frégéenne (a) en faveur de l'option (b), qui préserve l'idée frégéenne que ce qui fixe la référence est identique à ce qui joue le rôle de mode de présentation :

(a) [mode de présentation = ce qui fixe la référence = apport vériconditionnel]

(b) [mode de présentation = ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]

L'option (b) qui caractérise l'attitude du bi-dimensionnaliste classique est conservatrice : bien qu'elle rejette une thèse frégéenne, elle entend conserver le plus possible de la théorie frégéenne. On peut distinguer deux grands types de bi-dimensionnalisme classique, satisfactionnel et relationnel. Selon le type satisfactionnel, ce qui fixe la référence est un mode de présentation descriptif. Selon le type relationnel, ce qui fixe la référence est un mode de présentation non-descriptif. La position de Recanati correspond à un bi-dimensionnalisme classique relationnel : les modes de présentation se trouvent identifiés à des « dossiers mentaux » censés fixer la référence de façon relationnelle sans contribuer aux conditions de vérité, qui sont purement référentielles.

Par contraste, la théorie de Lewis rejette les options (a) et (b) en faveur de l'option (c) :

(c) [mode de présentation = apport vériconditionnel] ≠ [ce qui fixe la référence]

Pour éclairer la façon dont Lewis dissocie le mode de présentation de ce qui fixe la référence, on doit ici introduire un outil supplémentaire (et bien connu) : la notion modale de contenu.

⁷ « The mode of presentation arguably plays a truth-conditional role in descriptive thoughts, while it is 'truth-conditionally irrelevant' in *de re* thoughts. » (Recanati 2009, 249)

La théorie de Lewis est introduite en réponse au problème de l'indexical essentiel (Perry 1979, Lewis 1979). Prenons le cas de Lingens, l'amnésique perdu dans la bibliothèque de Stanford (Perry 1977). Lingens lit la biographie d'un certain Lingens et apprend ainsi toutes les vérités objectives à propos du dénommé Lingens. Or il y a une information que les phrases non-indexicales du livre ne lui révéleront pas, et qu'il ne pourra exprimer qu'une fois qu'il sera prêt à dire : « Je suis Lingens. » Cet exemple montre que le mot « je » est un indexical essentiel : aucun autre mot ne peut se substituer à lui sans altérer le sens spécial qu'il possède. Il est en principe possible d'avoir toutes les connaissances objectives à propos d'une personne, d'un lieu, ou d'un instant, et de pourtant manquer à son propos de connaissances qui ne peuvent être exprimées qu'à l'aide d'indexicaux. Ceci suggère que ces connaissances elles-mêmes sont indexicales. Le même constat vaudra pour d'autres états mentaux pourvus de contenus. Pour maintenir que les pensées indexicales posent un problème à la fois véritable et spécial, on ne peut se contenter de noter qu'elles représentent le monde à *partir* d'une perspective égocentrée : on doit aussi et surtout admettre que cette perspective se trouve reflétée dans la façon spéciale qu'elles ont de représenter les choses, c'est-à-dire *dans leur contenu*⁸.

Le phénomène de l'indexicalité mentale présente la caractéristique extraordinaire de poser un problème pour trois grandes doctrines à la fois : le référentialisme, le descriptivisme, et la doctrine des propositions. Un cas comme celui de Lingens menace le référentialisme en tant qu'il instancie l'énigme de Frege : les énoncés « Lingens est Lingens » et « Je suis Lingens » ont des valeurs cognitives différentes pour Lingens, et ceci pose problème au référentialisme selon lequel ils expriment un même contenu référentiel, *que Lingens est Lingens*. Le cas de Lingens menace également le descriptivisme : il semble que, pour toute description D vraie de Lingens, Lingens pourrait accepter « Lingens est D » sans accepter « Je suis D ». Ce constat réfute les thèses selon lesquelles c'est toujours un sens descriptif qui fixe la référence et qui contribue aux conditions de vérité, mais aussi – pourrait-on penser – la thèse selon laquelle c'est toujours un sens descriptif qui explique la valeur cognitive⁹. Enfin, le cas de Lingens menace la doctrine des propositions selon laquelle les contenus des énoncés et des pensées

⁸ Stalnaker (1981, 148 ; 2006, 287 ; 2014, 34) fait valoir ce point depuis longtemps contre les théories, comme celle de Perry (1979), qui situent la valeur cognitive des indexicaux essentiels au niveau du caractère et non du contenu. De façon quelque peu surprenante, Recanati (2016, 104) concède le point dans ses écrits récents : « Let me respond to that recurrent piece of criticism. I agree that psychological states are vehicles, and that vehicles should not be confused with the contents they carry. I also agree with Stalnaker that indexicality has got to be a feature of content, at some level. It can't be merely a matter of vehicle if the talk of 'essential indexicality' is to make any sense. But I think the Perry picture is not threatened, for the vehicles have roles in the cognitive economy, and these roles generate content. The vehicles are supposed to do certain things, which they can do only if the context in which they are deployed satisfies certain conditions. So the vehicles carry presuppositional content: their deployment means something, namely, that the context satisfies the conditions, whatever they are, on which their correct functioning relies. That aspect of the overall content of the vehicle is context-independent, in contrast to the truth-conditional content, which constitutively depends upon what I have called the external factor. » Or la question de savoir si le contenu est présupposé plutôt qu'asserté ne me paraît pas pertinente (je défends moi-même que le contenu est seulement présupposé) : ce qui compte, c'est la question de savoir si ce qui explique la valeur cognitive est un contenu, c'est-à-dire un mode de présentation satisfaisant, capable d'être vrai ou faux. Par ailleurs (comme je l'avais noté dans un commentaire daté du 7 octobre 2014 sur une version préliminaire de l'article « Indexical Thought », dont ce passage est issu), la notion de « contenu présuppositionnel » semble ici relever davantage de la signification naturelle, et dans ce sens naturel de « présupposition » (présupposition_N), le déploiement d'un véhicule présuppose toutes sortes de choses sans rapport évident avec l'explication de la valeur cognitive des indexicaux essentiels. Ainsi, si on imagine que le physicalisme est vrai et que je suis dualiste, le déploiement d'un véhicule dans ma tête quand je pense « Le fait que je pense n'implique pas qu'il existe un cerveau » présupposera_N qu'il existe un cerveau, même si cette présupposition_N entre en conflit avec ma croyance dualiste. Or ce qui expliquera mon comportement verbal dans un colloque sur le physicalisme, ce sera ma croyance dualiste, et non de telles présuppositions naturelles.

⁹ Je dirai dans la section 7 pourquoi, contrairement à Recanati (2012b, 32), je refuse cette dernière conclusion.

seraient à la fois responsables de la valeur cognitive et toujours équivalents à des propositions qui ne peuvent être vraies ou fausses que relativement à des mondes possibles. Si cette dernière menace concerne en fait toutes les conceptions actuelles du contenu qui relativisent les extensions à des possibilités, elle apparaît plus saillante au philosophe qui, comme Lewis, revendique une approche *purement* modale du contenu. Selon la conception absolutiste de Frege (1918), le sens d'une représentation – un énoncé ou une pensée – correspond à un contenu qui est vrai ou faux de façon absolue. Selon le relativisme issu de la révolution modale, les contenus des représentations ne sont plus des contenus complets, qui sont vrais ou faux de façon absolue, mais seulement des contenus incomplets qui sont évalués comme vrais ou faux relativement à des mondes possibles, jouant le rôle de « circonstances d'évaluation ». Le contenu d'une représentation est (ou du moins, possède la propriété essentielle de déterminer uniquement) une intension, c'est-à-dire une fonction prenant pour arguments des mondes possibles (dans leur rôle de circonstance) et retournant comme valeur le Vrai ou le Faux (une valeur de vérité). Toute intension est équivalente à un ensemble de possibilités : on peut – via la fonction caractéristique permettant, à partir d'une valeur donnée pour la fonction, de reconstruire le sous-ensemble des arguments qui retournent cette valeur – identifier le contenu à l'ensemble des mondes possibles qui retournent le Vrai. Le cadre modal permet de reconnaître un lien fort, de co-extensivité, entre propriétés épistémiques (trivialité/informativité) et propriétés modales (nécessité/contingence). Les représentations nécessaires sont triviales : étant uniformément vraies, elles ne tracent aucune distinction entre les possibilités. Les représentations contingentes sont (potentiellement) informatives : elles divisent l'espace des possibles en deux parties, celle où la représentation est vraie et celle où elle est fausse. Une représentation apporte une nouvelle information P (un contenu contingent) quand elle exclut les possibilités où P est fausse et situe la réalité dont il est question (la circonstance visée par la représentation) dans le sous-ensemble de possibilités où P est vraie.

Lewis raisonne ainsi : si au terme de sa lecture, Lingens connaît toutes les propositions à propos de Lingens mais peut toujours découvrir qui il est, cela montre que les possibilités éliminées par sa découverte ne sont pas des mondes possibles : ce sont des *individus possibles* (ou – ce qui revient au même – des « mondes centrés » sur un individu et un instant). L'indexicalité, plutôt que de ne concerner que les moyens d'expression (les mots ou le sens conventionnel qui aide à trouver leur référence en contexte), se trouve ici reflétée dans les contenus exprimés : ce que le problème de l'indexical essentiel montre, c'est que les représentations indexicales ont des *contenus indexicaux*. Ces contenus ne sont pas des propositions mais des propriétés. Alors qu'une proposition identifie un ensemble de mondes possibles (ceux qui la vérifient), une propriété identifie un ensemble d'individus possibles (ceux qui la vérifient). Selon Lewis, toute proposition correspond à une propriété (celle pour un individu d'habiter dans un monde où la proposition est vraie), mais certaines propriétés ne correspondent à aucune proposition. Contrairement à une proposition, une propriété peut recevoir des valeurs de vérité différentes à l'intérieur du même monde. Ainsi, la propriété d'être amnésique est vraie de Lingens mais fausse d'autres individus dans son monde. Les propriétés tracent des distinctions plus fines dans l'espace modal : les propositions ne distinguent que des mondes entiers, alors que les propriétés auraient *en plus* le pouvoir de distinguer des parties à l'intérieur d'un monde. Aussi Lingens peut-il savoir dans quel monde possible il se trouve (connaissance propositionnelle) sans savoir qui et où il est dans ce monde (connaissance indexicale). Étant donné que les propriétés tracent *toutes* les distinctions que les propositions peuvent tracer dans l'espace modal mais tracent *en plus* certaines distinctions que les propositions ne peuvent pas tracer, Lewis propose d'abandonner les propositions en faveur des propriétés. *Toute croyance*, et toute représentation mentale, est une auto-attribution de propriété.

Comme le souligne Recanati (2007a), bien que le cadre lewisien rejette l'absolutisme de Frege, rien n'empêche de reconstruire une notion absolue/complète à partir des contenus relativisés/incomplets. Il suffit pour ce faire de prendre les paires constituées d'un contenu et d'une circonstance d'évaluation particulière. « Il faut deux choses pour faire une vérité », notait Austin (1950/1971, n. 124) : il faut un contenu et quelque chose dans le monde (un environnement, un fait, un vérificateur) qui rende le contenu vrai. Par référence à cette idée, les paires <contenu, circonstance> sont parfois appelées « propositions austinienne »¹⁰. Ainsi, la paire constituée par la proposition *que le premier homme sur la lune était américain* et le monde réel détermine quelque chose de vrai ou faux : elle est vraie, car dans le monde réel le premier homme sur la lune était américain. De même, la paire constituée par la propriété d'*être américain* et le monde réel centré sur Neil Armstrong le 1er août 1969 à midi détermine quelque chose de vrai ou faux : elle est vraie, car dans le monde réel à ce moment-là Neil Armstrong est américain. Les contenus relativisés correspondent à des intensions, tandis que les propositions austinienne correspondent aux mêmes intensions mais appliquées à un argument qui a été fixé – autrement dit : aux mêmes contenus relativisés mais *en tant qu'évalués à une possibilité particulière*. D'un côté, contrairement aux contenus relativisés ou modaux, les propositions austinienne ne sont *plus du tout* susceptibles de contingence ou de nécessité : en effet, elles ne s'abstraient plus d'aucun facteur contribuant à fixer une valeur de vérité unique. La proposition austinienne que Neil Armstrong croit et exprime le 1er août 1969 à midi en disant « Je suis américain » est vraie (tout court, de façon absolue) si et seulement si : le monde réel centré sur Neil Armstrong et le 1er août 1969 à midi (la circonstance d'évaluation pertinente pour sa croyance) appartient à l'ensemble des mondes centrés ou individus possibles qui possèdent la propriété d'être américain (le contenu de sa croyance). Cette proposition austinienne est vraie, *et elle ne pourrait pas avoir une autre valeur de vérité que celle qu'elle se trouve avoir*¹¹. De leur côté, les contenus (relativisés ou modaux), qui sont eux susceptibles de contingence ou de nécessité, ne possèdent plus en eux-mêmes de conditions de vérité (absolues) : seules les propositions austinienne, auxquelles les contenus ne font plus que contribuer pour partie, possèdent des conditions de vérité (absolues).

Pour Lewis, comme pour Frege, ce qui joue le rôle de mode de présentation, c'est une notion de contenu. À l'instar de Frege, Lewis suppose que cette notion de contenu n'est jamais référentielle : elle est toujours purement générale ou descriptive. Contrairement à Frege, Lewis considère que cette notion de contenu est relative et modale. Qui plus est, Lewis suppose que le contenu relatif et modal qui joue le rôle de mode de présentation est une propriété. La propriété en question équivaut à l'ensemble d'individus possibles qui la vérifient. Cette propriété étant capable d'être vraie ou fausse (relativement à des circonstances : ici, des individus possibles), on a affaire ici à des modes de présentation de type satisfactionnel. Certes, toute croyance étant selon Lewis une auto-attribution de propriété, c'est la relation d'auto-attribution qui fixe la référence d'une croyance : la

¹⁰ Voir Barwise (1989), Barwise & Etchemendy (1987), Recanati (1996, 1997, 2000, 2007b).

¹¹ Recanati (2016, 102) écrit : « The Austinian proposition, with its absolute truth-conditions, is the complete content. It determines a set of possible worlds—the worlds in which the Austinian proposition is true. » Or une proposition austinienne n'est plus un objet modal, équivalent à un ensemble de possibilités, mais un objet absolu, qui n'a qu'une seule valeur de vérité possible, celle qu'il a effectivement. Dans le cadre qui émergera plus loin, l'impression que la valeur de vérité d'une croyance/assertion est contingente est traitée comme une illusion modale, produite par l'opacité de la référence/circonstance et à la transparence des contenus contingents jouant le rôle de modes de présentation sans entrer dans les conditions de vérité. L'espace me manque ici pour exposer le détail de cette idée, mais elle vaudra non seulement dans le cas particulier des énoncés censés être nécessaires et *a posteriori* chez Kripke (1980) – je n'accepte, pour ma part, aucune instance de nécessaire *a posteriori* – mais dans le cas général de toutes les représentations empiriques qui visent une circonstance unique dans la réalité.

circonstance d'évaluation pertinente est toujours, en vertu de cette relation d'auto-attribution, le sujet S qui s'auto-attribue la propriété (à l'instant t et dans le monde w où il pense). Mais ce qui fixe la référence n'est pas identique à ce qui explique la valeur cognitive. Toute croyance étant dans le cadre égocentriste de Lewis une auto-attribution de propriété, la relation d'auto-attribution qui fixe la référence est par avance incapable d'expliquer une *différence* de valeur cognitive (pour S à t). Ce sont toujours et uniquement des différences de contenus qui expliquent les différences de valeur cognitive. Si la croyance propositionnelle « Le dénommé Lingens est F » de Lingens n'a pas la même valeur cognitive que sa croyance indexicale « Je suis F », c'est parce que ces croyances ont des contenus différents : la première a pour contenu la propriété (équivalente à une proposition) d'*habiter un monde dans lequel le dénommé Lingens est F*, et la seconde a pour contenu la propriété d'*être F*. De même, si la croyance indexicale *de se* « Je suis F » de Lingens n'a pas la même valeur cognitive que sa croyance indexicale *de re* « Il est F » à propos d'un individu qui à son insu n'est autre que lui-même dans un miroir, c'est parce que ces croyances ont des contenus différents : la première a pour contenu la propriété d'*être F*, alors que la seconde a pour contenu la propriété d'*être accointé avec un individu G qui est F*. Dans le cadre égocentriste de Lewis, toute croyance étant fondamentalement une croyance *de se*, aucune différence de valeur cognitive entre deux croyances (de S à t) ne peut être expliquée par ce qui fixe la référence. Ce qui fixe la référence, c'est la relation d'auto-attribution ; et ce qui joue le rôle de mode de présentation, c'est le contenu modal, relatif, descriptif, qui correspond à la propriété purement générale figurant dans la proposition austinienne qui est crue. Comme il ne joue pas le rôle de fixer la référence, ce contenu descriptif, ou mode de présentation satisfactionnel, peut très bien être *faux* du référent visé : Lingens reste le référent de sa croyance *de se* (dans le monde w à l'instant t) qu'il est F même si, de fait, Lingens (dans w à t) n'est pas F – autrement dit, même si la propriété F que Lingens croit posséder (à t dans w) est fautive de Lingens (à t dans w). Puisque le mode de présentation satisfactionnel ne joue plus le rôle de fixer la référence, et qu'il n'a donc plus besoin d'être vrai du référent, il n'a pas non plus besoin d'être *connu* du référent : la connaissance impliquant la vérité, elle perd son statut traditionnel d'attitude pertinente pour qualifier les modes de présentation, au profit de la croyance. Le descriptivisme non-frégéen qui émerge n'implique pas que le sujet compétent sache (*a priori*) que le référent satisfait le mode de présentation descriptif, mais seulement qu'il le croie (à raison ou à tort). Plutôt que de fixer la référence, le mode de présentation ici ne fait que représenter une référence qui a été *déjà* été fixée, indépendamment de lui. En résumé : dans la théorie de Lewis, le sens ne détermine plus la référence.

Les différences de valeurs cognitives entre deux croyances s'expliquant toujours par des différences de contenus – *que le dénommé Lingens est F vs. être F*, ou *être F vs. être accointé avec un individu G qui est F* – et les différences de contenus impliquant des différences de conditions de vérité, ce qui joue le rôle de présentation chez Lewis (sans fixer la référence) fait une différence aux conditions de vérité. L'approche de Lewis relève ainsi de l'option (c) : (c) [mode de présentation = apport vériconditionnel] ≠ [ce qui fixe la référence]

La théorie de Lewis est internaliste et égocentriste. Elle est internaliste en ceci qu'elle bannit les *contenus* référentiels (les contenus d'attitudes, comme chez Frege, sont toujours généraux et jamais singuliers) mais aussi (et plus profondément) en cela que même les *propositions austiniennes* qu'elle admet n'incorporent jamais aucun objet de l'environnement extérieur. L'unique ancrage référentiel des attitudes est le sujet, qui figure dans la circonstance d'évaluation de toute pensée qu'il forme, et qui – par définition – ne se trouve pas dans son environnement extérieur. Les propositions austiniennes *dans leur entièreté* (que ce soit au niveau du contenu ou de la circonstance visée) dépendent exclusivement de facteurs internes. Cet internalisme radical de Lewis est solidaire de son

égocentrisme. D'après l'égocentrisme, les pensées ne concernent jamais que le sujet S qui pense (à l'instant t et dans le monde w où il pense). Dire que toute pensée ou représentation R est une auto-attribution de propriété par S (à t dans w), c'est dire que la circonstance d'évaluation particulière qui est visée par R, celle qui est pertinente pour déterminer la valeur de vérité de R, est identique au contexte dans lequel R est déployée. Le « contexte » est ici la situation *dans laquelle* le sujet pense : il s'agit d'un monde w centré sur le sujet S à l'instant t où il pense. La « circonstance » est ici la situation à laquelle le sujet pense. Dans le cadre égocentriste, la circonstance *doit* coïncider avec le contexte. *En vertu d'une contrainte réflexive généralisée*, la circonstance de toute représentation R est censée, de jure, être le monde w centré sur le sujet S à l'instant t où il pense.

5. Référentialisme classique vs. référentialisme alternatif

La théorie de Lewis a été critiquée pour son égocentrisme. Une première objection concerne la communication : si mes paroles et pensées ne concernent jamais que moi, et toutes les vôtres ne concernent que vous, nous ne pouvons jamais dire et penser les mêmes choses (Stalnaker 2008). Les représentations de différentes personnes (et d'une personne à différents instants), qui visent des circonstances différentes, expriment des propositions austiniennes différentes. Tout ce que je dis, vous devez le traduire dans des termes qui se rapportent à vous, et inversement. Dans la pratique, cela ne fait pas une grande différence pour les pensées qui ont des contenus « ennuyeux » (c'est-à-dire des contenus, équivalents à une proposition, qui ont la même valeur de vérité pour tous les individus dans un même monde). Mais les pensées qui ont des contenus « intéressants » (c'est-à-dire des contenus, non-équivalents à une proposition, qui possèdent des valeurs de vérité différentes pour différents individus dans un même monde)¹² ne peuvent être partagées : si je m'auto-attribue la propriété d'*avoir faim* en vous disant « J'ai faim », vous qui comprenez mon énoncé vous auto-attribuez une autre propriété, celle d'*être accointé avec quelqu'un G qui a faim*. Aussi l'égocentrisme exige-t-il de renoncer à une conception simple et intuitive selon laquelle la communication permet un échange direct des mêmes informations. Un deuxième reproche fait à l'égocentrisme est l'intellectualisme (Austin 1990, Ch. 3 ; Recanati 2007a, Ch. 25). Selon l'internalisme solidaire de l'égocentrisme, je ne peux jamais me référer directement qu'à moi-même (au moment présent dans le monde réel) : tout le reste est *décrit par rapport* à ce point d'ancrage unique. Par exemple, « ceci » ne renverra qu'indirectement à l'objet de mon attention, par l'intermédiaire d'une description comme « la chose que *je suis maintenant* en train de regarder ». Or d'une part, les arguments anti-descriptivistes semblaient montrer que des représentations à propos de toutes sortes de choses, qui incluent le sujet mais aussi d'autres objets, ont des conditions de vérité référentielles. D'autre part, toutes les créatures capables de se représenter des objets dans leur environnement n'ont pas forcément la capacité intellectuelle d'internaliser leurs relations à ces objets. Il semble ainsi naturel de supposer que la fourmi qui perçoit une mirabelle dans l'herbe n'a pas besoin de *se représenter elle-même en train de percevoir une mirabelle* ; elle se représente simplement *la mirabelle* (voir Bochner 2023). Un troisième argument est modal (Ninan 2012). Certes, il est vrai de tout objet que je regarde dans le monde réel qu'il satisfait la description « l'objet que je regarde ». Mais certains modes psychologiques orientent nos pensées vers des mondes contrefactuels. Ainsi, je peux *imaginer* un monde dans lequel ce même objet ne satisfait pas la description « l'objet que je regarde » (un monde où je n'existe pas, par exemple). La référence ici ne semble donc pas

¹² La distinction « ennuyeuse/intéressante », déjà à l'œuvre chez Lewis, est étiquetée ainsi par Egan (2006).

fixée par cette description, et mon imagination (*de re*) semble pouvoir concerner *directement cet objet lui-même*.

La contrainte réflexive généralisée n'est pas propre au cadre égocentriste de Lewis. La sémantique standard de Kaplan (1989), qui n'est pas égocentriste, admet aussi une contrainte réflexive généralisée. Pour Kaplan, les contextes (ou plus précisément, les contextes *propres*, ceux qui sont métaphysiquement possibles) sont des mondes centrés sur un sujet, un instant, et un lieu, tandis que les circonstances sont des mondes centrés sur un instant (et éventuellement un lieu). Le contexte joue deux rôles très différents chez Kaplan : il détermine le contenu (que Kaplan suppose singulier) des expressions indexicales, et il détermine la circonstance pertinente pour évaluer les énoncés. Kaplan décrète que la circonstance est toujours « la circonstance du contexte » (c'est-à-dire, dans son cadre, la paire monde-instant qui figure dans le contexte). Sans cette contrainte, la sémantique de Kaplan ne génère aucune prédiction empirique sur les conditions de vérité (complètes) d'énoncés particuliers. Avec cette contrainte, on dispose d'une règle établissant, pour tout énoncé, comment la circonstance complétant son contenu (et produisant ainsi une proposition austinienne) se trouve déterminée.

Recanati et moi rejetons tous les deux l'égocentrisme de Lewis, et la contrainte réflexive généralisée qui le sous-tend¹³. Mais nous le faisons avec des motivations différentes, et nous développons finalement le cadre lewisien dans des directions opposées.

De son côté, Recanati embrasse la sémantique kaplanienne et l'idée des contenus singuliers que celle-ci réhabilite contre Frege. Néanmoins, il rejette la contrainte réflexive généralisée au nom d'une liberté pragmatique : nos énoncés peuvent, au gré de nos intentions, concerner des circonstances différentes de celles où nous parlons. Au niveau mental, Recanati (2007a) pense que la contrainte réflexive ne s'applique pas de la même façon à tous les modes psychologiques : la perception est égocentrique (elle concerne le sujet qui perçoit au moment où il perçoit), la mémoire l'est aussi dans une moindre mesure (elle concerne le sujet qui se remémore au moment passé dont il se souvient), tandis que l'imagination ne l'est plus¹⁴ (elle peut concerner toutes sortes de choses et de situations, réelles ou possibles). Pour Recanati, ce qui est réflexif (ou non), c'est le mode psychologique. Certains modes sont tels qu'ils déterminent par avance que tout contenu auquel ils s'appliquent se rapporte au sujet et/ou au moment présent et/ou au monde réel. Dans ce cadre, aussi inspiré de Perry (1986), le critère permettant de distribuer les ingrédients vériconditionnels sur les deux parties de la proposition austinienne est fondamentalement épistémique : les ingrédients qui sont explicites (ou articulés) figurent dans le contenu, tandis que les ingrédients qui demeurent implicites (ou inarticulés) se retrouvent dans la circonstance. Si je pense à l'instant *t* « Il pleut » en regardant par la fenêtre à Paris, le contenu de ma pensée est le contenu général (et neutre quant au lieu) *qu'il pleut* et sa circonstance est le monde réel centré sur *t* et Paris. Si je pense à l'instant *t'* « Il pleut ici », le contenu de ma pensée est le contenu singulier (et spécifique quant au lieu) *qu'il pleut à Paris* et sa circonstance est le monde réel centré sur *t'*.

De mon côté, comme mon point de départ est la transparence analytique du sens, et comme je maintiens que le sens est toujours un contenu descriptif et général, je refuse par avance – suivant Frege et Lewis – tout cadre invoquant des contenus singuliers. Par ailleurs, je n'accepte ni l'idée que ce sont les modes qui sont réflexifs (ou non), ni la thèse selon laquelle le critère de distribution réside dans l'opposition implicite/explicite. Selon l'approche que je préconise, ce sont les concepts qui sont réflexifs (ou non), et le critère fondamental de distribution – qui est, pour moi aussi, épistémique – réside dans l'opposition opaque/transparent.

¹³ Voir notamment Recanati (2007a, 2009, 2018).

¹⁴ Voir Recanati (2007a, 235).

J'ai dit plus haut que Recanati et moi acceptons tous les deux un référentialisme (formulé de façon neutre). Mais nous en acceptons des versions différentes. Recanati endosse (ce que j'appelle ici) le « référentialisme classique » issu de Kaplan (1989) :

Référentialisme classique (« théorie de la référence directe ») : Il existe des termes/concepts singuliers dans le langage/la pensée qui sont tels que leur contribution aux *contenus* des énoncés/pensées dans lesquels ils figurent est directement l'objet du monde qui est leur référent.

Pour ma part, je n'accepte pas cette version du référentialisme qui invoque des contenus référentiels ou singuliers. En vue de résoudre l'énigme de Frege (qu'il recrée alors que le descriptivisme la résolvait), le référentialiste classique (s'il adhère au projet frégéen) doit introduire une deuxième notion de signification qui puisse jouer le rôle de mode de présentation. S'il maintient que cette deuxième notion de signification joue aussi le rôle de fixer la référence (et donc de fixer le contenu référentiel), il aura adopté un bi-dimensionnalisme classique. Or le bi-dimensionnalisme classique me paraît poser des problèmes insolubles.

Certes, la révolution anti-descriptiviste a montré qu'aucune entité *unique* ne joue les deux grands rôles théoriques que la notion de « pensée » était censée jouer chez Frege : capter la perspective du sujet sur le monde et porter une valeur de vérité objective. Mais le bi-dimensionnalisme classique ne tire pas les bonnes leçons de ce constat. D'un côté, le bi-dimensionnalisme classique satisfactionnel conclut que les deux rôles théoriques sont redistribués sur *deux notions de contenu* (il invoque un mode de présentation satisfactionnel, c'est-à-dire réductible à un contenu, qui est censé fixer en contexte le contenu référentiel portant une valeur de vérité objective). Un problème majeur pour cette théorie satisfactionnaliste (que j'ai déjà mentionné et qui n'a jamais été résolu), est que dans certains cas les descriptions (à part *peut-être* certaines descriptions causales ou métalinguistiques, qui ne seront toutefois pas toujours cognitivement accessibles) sont fausses du référent intuitif, ou trop sommaires pour déterminer un référent unique (voir Bochner 2021, Ch. 5). D'un autre côté, le bi-dimensionnalisme classique relationnel conclut que la notion de contenu cesse carrément de jouer le rôle de capter la perspective du sujet sur le monde et devient une notion purement référentielle dont le seul rôle est de porter des valeurs de vérité objectives (il invoque un mode de présentation relationnel, c'est-à-dire irréductible à un contenu, qui fixe en contexte le contenu référentiel portant la valeur de vérité objective.) Un problème majeur pour cette théorie relationnaliste, c'est que ce qui joue le rôle de mode de présentation doit être transparent, alors que la relation empirique qui fixe la référence, se trouvant dans le monde au même titre que les choses qu'elle relie, ne sera pas plus transparente que les référents eux-mêmes. Dans certains cas, une seule relation causale sera erronément traitée par le sujet comme deux relations ; et dans d'autres cas, deux relations causales seront erronément traitées par le sujet comme une seule relation¹⁵. Face à ce problème, le relationnaliste devra tôt ou tard internaliser les relations et se muer en un satisfactionnalisme : c'est un contenu représentant les relations causales qui finira par jouer le rôle de présentation. Un problème général qui affecte les deux versions du bi-dimensionnalisme classique est lié à un rôle théorique de toute notion de contenu qui descend de celle de sens chez Frege : le « contenu » est censé capter la perspective du sujet sur le monde, et ainsi expliquer la valeur cognitive, l'informativité, et le comportement. D'un

¹⁵ Les Beatles faisaient du « double-tracking » : ils doublaient parfois leurs voix en enregistrant la même mélodie par un chanteur ou deux, selon le cas, sur deux pistes séparées qui étaient ensuite fusionnées (en 1966, il était devenu possible de doubler une voix à partir d'un seul enregistrement). En les écoutant, on peut donc facilement croire à tort qu'il y a deux voix enregistrées alors qu'il n'y en a qu'une (une relation causale prise pour deux), ou, à l'inverse, qu'il y a une seule voix enregistrée alors qu'il y en a deux (deux relations causales prises pour une).

côté, s'il ne joue pas ce rôle, à quoi une théorie du contenu mental sert-elle ? D'un autre côté, dès qu'on admet que la notion de contenu joue *au moins* ce rôle théorique-là, il n'est tout simplement plus cohérent de tolérer des contenus référentiels qui sont opaques.

Je pense que, malgré ses succès (et son génie), le référentialisme classique d'inspiration kaplanienne n'a jamais réussi à résoudre ces problèmes de façon satisfaisante. Pour ma part, je suis convaincu que dès lors qu'on laisse ces problèmes se poser, il est trop tard : on n'arrive plus à les résoudre. La bonne stratégie est préventive : il faut les empêcher de se poser. L'erreur de Frege n'est pas d'avoir identifié le sens à des contenus descriptifs et généraux, mais d'avoir supposé que ce qui est vrai ou faux (« la pensée ») est constitué *exclusivement* de tels contenus. La révolution modale au XX^{ième} siècle a justement offert d'autres raisons de dissocier le contenu et les conditions de vérité (ou propositions austiniennes) : on peut considérer que les contenus (modaux) ne sont jamais vrais ou faux *en eux-mêmes*, et qu'ils demandent toujours à être complétés par une circonstance – un environnement externe, une situation réelle ou possible. Il devient alors naturel d'envisager que les contenus correspondent à la partie interne des conditions de vérité (ou propositions austiniennes), et les circonstances à leur partie externe. Recanati contemple parfois cette option (sans l'endosser ou la développer, puisqu'il adhère au référentialisme classique). Il cite Hintikka qui l'avait esquissée :

« It is obvious that the sentence, 'It is raining', as uttered by me today, is made true or false by a set of facts different from those that verified or falsified my utterance yesterday, 'It is raining'. But it is very natural to say that in some sense the state of mind or attitude toward my environment that is expressed by the two utterances is the same. The facts to which yesterday's utterance refers are referred to today by the sentence, 'It was raining yesterday'. But the 'state of mind' that this utterance appears to express seems to be entirely different from that expressed by yesterday's present-tense utterance, 'It is raining'. (...) Hence the idea that spoken words are symbols for unspoken thoughts encourages the idea that one and the same temporally indefinite form of words expresses one and the same belief or opinion at the different times when it is uttered. »
(Hintikka, 1973, 85 ; cité dans Recanati 2016, 99)

En suivant cette piste, les contenus (modaux, incomplets) sont toujours descriptifs et généraux, et les circonstances qui les complètent sont référentielles et singulières. Pour ma part, je propose ainsi de renoncer à la contrainte réflexive généralisée qui sous-tend l'égoïsme de Lewis dans le but de créer une ouverture vers une forme alternative de référentialisme :

Référentialisme alternatif : Il existe des termes/concepts singuliers dans le langage/la pensée qui sont tels que leur contribution aux circonstances d'évaluation des énoncés/pensées dans lesquels ils figurent est directement l'objet du monde qui est leur référent¹⁶.

D'après ce référentialisme alternatif, ma pensée « Il est en fleurs » à propos du pommier que je vois dans le jardin a pour contenu la propriété d'*être en fleurs* (plutôt que la propriété égoïcentrique d'*être l'objet que je suis en train de regarder et qui est en fleurs*) et pour circonstance le pommier lui-même (plutôt que moi-même en train de le percevoir) : elle est

¹⁶ Voir Bochner (2018) pour ma première défense de cette thèse. Stojanovic (2008) avait aussi défendu un référentialisme alternatif, mais elle développe une version très différente de la mienne et avec d'autres motivations. Avant cela, Recanati (2004, Ch. 8, 2009, 2012a) avait déjà invoqué cette thèse pour rendre compte de certains cas de constituants inarticulés et de jugements démonstratifs qu'il estime immunisés aux erreurs d'identification.

vraie si et seulement si ce pommier (à cet instant dans le monde réel) appartient à l'ensemble des individus possibles (à un instant dans un monde) qui ont la propriété d'être en fleurs. Comme l'objet figure dans la circonstance, on n'a pas besoin d'un contenu qui décrive l'objet dans son rapport au sujet, et on échappe au reproche intellectualiste contre la théorie de Lewis. De plus, je peux communiquer ma pensée de façon directe : en comprenant mon énoncé « Il est en fleurs », vous saisirez exactement la même condition de vérité que moi à propos du pommier (plutôt qu'une autre condition de vérité à propos de vous-même). Enfin, comme la description « être le pommier que je regarde » ne fixe plus la référence, on peut imaginer contrefactuellement de *ce pommier* (dans un autre monde) qu'il ne satisfait pas cette description.

Il y a une différence cruciale entre les deux types de référentialisme. D'après le référentialisme classique, la référentialité implique la rigidité (comme le contenu à évaluer incorpore le référent, le référent ne variera pas en fonction des circonstances). D'après le référentialisme alternatif, la référentialité n'implique pas la rigidité : un terme/concept peut apporter un individu aux conditions de vérité sans faire de différence au contenu. Plutôt que d'avoir un contenu référentiel (ou rigide *de jure*) qui renverra au même individu relativement à toutes les circonstances d'évaluation possibles, un terme/concept référentiel fixe une circonstance réelle et particulière (centrée sur un référent) qui vient compléter un contenu purement descriptif. Aussi le référentialisme alternatif permet-il de combiner l'idée de contenus non-rigides (compatibles avec différents référents/circonstances possibles) avec celle de conditions de vérité référentielles (un seul référent, réel, est figé dans la circonstance).

Puisqu'on relâche la contrainte réflexive généralisée qui sous-tendait l'égoïsme, on ne peut plus (comme Lewis) considérer la croyance *en général* comme une relation (réflexive) à deux places entre un sujet et une propriété. Les croyances égoïstes ou *de se* comme « Je suis F » restent des relations (réflexives) à deux places entre un sujet et une propriété qu'il s'auto-attribue, mais les croyances démonstratives ou *de re* comme « Il est F » deviennent des relations à *trois* places entre un sujet (le contexte), une propriété (le contenu), et l'objet (la circonstance). Ma croyance *de re* « Il est en fleurs » à propos du pommier dans le jardin est une relation entre moi, la propriété d'être en fleurs, et le pommier : je crois *du pommier* qu'il est en fleurs. Cette idée peut ensuite être étendue dans deux directions : une même croyance peut porter sur *plusieurs* référents à la fois (et donc avoir plusieurs circonstances), et différentes croyances peuvent porter sur différents *types* de référent (objet, lieu, instant, monde entier, etc.). D'abord, une croyance pourra relier trois termes (« Il est en fleurs »), ou quatre termes (« Elle le salue »), cinq termes (« Il lui a offert ce livre »), etc. Au-delà de trois termes, le contenu ne sera plus une propriété mais une relation : par exemple, la relation à deux places X (à t dans w) *salue* Y (à t dans w), ou la relation à trois places X (à t dans w) *offre* Y (à t dans w) à Z (à t dans w). Une croyance pourra ainsi relier plusieurs circonstances (voir aussi Torre 2010 et Ninan 2013, qui parlent ici de « mondes multi-centrés »). Ensuite, dès lors qu'on a renoncé à l'égoïsme, on n'a plus de raison de supposer que seuls des individus peuvent figurer dans les circonstances des croyances. La circonstance d'une croyance peut correspondre (entre autres) à un instant dans le monde réel ($\langle t, w_{@} \rangle$), à un lieu considéré à un instant dans le monde réel ($\langle l, t, w_{@} \rangle$), ou encore au monde pris dans son entièreté ($w_{@}$). Ma croyance que l'univers est issu d'un Big Bang décrit mon monde entier ($w_{@}$), ma croyance le 28 mai qu'il pleuvait hier décrit l'endroit où je me trouvais hier dans le monde réel (Paris, le 27 mai 2024, dans $w_{@}$), etc. Du fait que les types de circonstances contraignent mécaniquement les types de contenus (correspondant à des ensembles de circonstances), le référentialisme alternatif rejette également la politique consistant à assigner des objets de catégorie uniforme, à laquelle Lewis (1979) entendait pleinement souscrire. Cette politique, qui admet un seul et même type de contenu pour toutes les

pensées, était commune au propositionnaliste (selon qui toutes les pensées ont pour contenus des propositions) et à l'égoцентриste (selon qui toutes les pensées ont pour contenus des propriétés que le sujet s'auto-attribue). Recanati (2007a) renonce lui aussi à cette politique : son cadre tolère une cohabitation de toutes sortes de contenus (propositions classiques, temporelles, locatives, et propriétés d'individus).

Le référentialisme alternatif correspond ainsi à l'option (d) mentionnée plus haut :

(d) [mode de présentation] ¹ [ce qui fixe la référence] ≠ [apport vériconditionnel]

Le mode de présentation d'un référent est satisfactionnel et purement descriptif, conformément au descriptivisme minimal : il s'agit ici d'un contenu modal, qui décrit (le référent réel), et qui est donc évaluable comme vrai ou faux (relativement à des circonstances jouant le rôle de référent possible). Dans le cas d'un mode de présentation d'un individu, ce contenu modal est une propriété évaluable comme vraie ou fausse relativement à des individus possibles, c'est une intension (une fonction d'individus possibles vers des valeurs de vérité) qui correspond – via la fonction caractéristique permettant de reconstruire l'ensemble des arguments qui retournent le Vrai – à l'ensemble des individus possibles qui possèdent la propriété en question. Le plus souvent, la description contenue dans un mode de présentation est incomplète et/ou contingente : *différents* référents possibles demeurent compatibles avec ce que le sujet croit à propos du référent réel. Très souvent, cette description est fautive du référent réel : celui-ci n'appartient pas à l'ensemble d'individus possibles qui sont compatibles avec ce que le sujet croit à son propos. Mais rien de tout cela n'affecte la référence, puisque celle-ci est fixée indépendamment de cette description, par une relation empirique ou causale qui relie, dans le monde réel, le sujet et le référent.

Contrairement à ce qui se passe chez Lewis, le mode de présentation ne fait aucune différence aux conditions de vérité ou à la proposition austinienne. Supposons que Jean croie à propos d'Hespérus qu'elle est une étoile qui brille dans le ciel du soir. Comme Hespérus/Vénus est une planète et non une étoile, sa croyance est fautive : Vénus n'a pas la propriété d'être une étoile qui brille dans le ciel du soir – autrement dit, Vénus à cet instant dans le monde réel (la circonstance) n'appartient pas à l'ensemble d'individus possibles qui sont une étoile brillant dans le ciel du soir (le contenu). Le contenu de sa croyance, c'est-à-dire le mode de présentation descriptif qu'il a de la circonstance de sa croyance, est fautive de cette circonstance. Même alors, si Jean pense « Hespérus est illuminée par le soleil », sa pensée sera *vraie*. Les conditions de vérité de sa pensée (qui viennent ici en premier lieu dans l'ordre d'explication) sont *indépendantes* de son mode de présentation de Hespérus (qui vient en second lieu dans l'ordre d'explication) : c'est la référence (Vénus à cet instant dans le monde réel) qui entre dans les conditions de vérité, et non le mode de présentation descriptif qui la représente. Le sens ne détermine plus la référence : il ne fait que la représenter, après coup, alors qu'elle a déjà été fixée. (Comme il ne détermine plus la référence, on peut en principe avoir un sens et deux référents, distincts mais qualitativement identiques, comme c'est le cas dans le scénario de Terre-Jumelle.) La pensée de Jean est vraie si et seulement si Vénus à cet instant dans le monde réel (la circonstance) appartient à l'ensemble d'individus possibles qui sont illuminés par le soleil (le contenu). Cette condition étant satisfaite, la croyance de Jean est vraie¹⁷.

Ainsi, alors que la théorie égoцентриste de Lewis était radicalement internaliste, le référentialisme alternatif est externaliste en deux sens : ce qui fixe la référence n'est pas dans la tête (ou mieux : n'est pas connu *a priori* ou de façon transparente), et la circonstance peut directement incorporer un aspect de l'environnement extérieur. Seul le contenu modal,

¹⁷ L'espace me manque pour développer, mais cette théorie échappe entièrement à ce que Recanati (2021) présente comme étant les deux objections majeures contre le descriptivisme à propos des modes de présentation.

qui ne contribue que pour partie aux conditions de vérité, se conforme à un internalisme. Comme ce contenu interne est utilisé pour décrire des aspects différents de l'environnement, qui peuvent varier librement, plutôt que d'être contraints d'avance par une règle sémantique interne, j'appelle parfois la théorie résultante un « internalisme pragmatique ».

6. Conditions de vérité VS conditions d'informativité

Le référentialisme alternatif dissocie nettement les conditions de vérité d'une représentation (la proposition austinienne qu'elle exprime) de ce qu'on peut appeler ses « conditions d'informativité » (la valeur cognitive qu'elle possède). Quand Jean pense à l'instant t « Hespérus est illuminée par le soleil », sa pensée a pour contenu la propriété d'être illuminée par le soleil et pour circonstance Vénus (dans le monde réel $w_{@}$ à t). Mais le contenu *local* de cette pensée n'explique pas à *lui tout seul* sa valeur cognitive (pour Jean à t dans $w_{@}$). Pour déterminer si cette pensée est informative, on doit envisager ce contenu local *dans son rapport* avec le contenu global des représentations antérieures de Jean à propos de (ce qu'il considère être) la même circonstance. De même que la vérité s'entend comme un rapport entre deux choses (un contenu et une circonstance), l'informativité s'explique ici comme un rapport entre deux choses, un contenu ancien C_0 et un contenu nouveau C_1 : une nouvelle représentation R est informative par rapport à un arrière-plan C_0 si et seulement si son contenu C_1 élimine quelque possibilité dans C_0 . Quand Jean pense « Hespérus est illuminée par le soleil », sa pensée est vraie si et seulement si le contenu local de cette pensée (la propriété d'être illuminé par le soleil) est vrai relativement à la circonstance qu'elle vise (le monde centré sur Vénus à cet instant) – les conditions de vérité de cette pensée sont référentielles ou singulières. Mais la pensée de Jean est informative si et seulement si le fait d'intersecter son contenu local avec le contenu global formant l'arrière-plan (censé concerner la même circonstance) a pour effet d'éliminer des possibilités dans ce contenu global – les conditions d'informativité de sa pensée sont purement descriptives ou générales. On obtient le résultat visé par Frege, mais sans les problèmes que posait sa théorie : la valeur cognitive des pensées est indépendante du niveau de la référence et dépend uniquement de contenus qui sont descriptifs et généraux. Bien que Frege n'ait pas reconnu cette possibilité (car il ne disposait pas de nos outils modaux), il restait possible de concilier ce résultat avec l'idée que les conditions de vérité de certaines pensées sont référentielles, à condition de dissocier contenu (descriptif) et circonstance (référentielle).

On a vu que dans la théorie égocentriste de Lewis (comme dans celle de Frege), toute différence de valeur cognitive est expliquée par une différence de contenus. Notamment, si la croyance *de se* « Je suis F » de Lingens n'a pas la même valeur cognitive que sa croyance *de re* « Il est F » à propos de lui-même dans un miroir, c'est, selon Lewis, parce que ces deux croyances ont des contenus différents : la première a pour contenu la propriété d'être F , alors que la seconde a pour contenu la propriété d'être *accointé avec un individu G qui est F* . Or le référentialiste alternatif ne peut souscrire à cette explication : selon lui, les deux croyances de Lingens auront exactement le même contenu (local) et la même circonstance. Elles ont pour contenu la propriété d'être F et pour circonstance Lingens (à cet instant dans ce monde)¹⁸. C'est ici qu'on doit se souvenir de la distinction entre contenu local d'une nouvelle croyance et contenu global de cette croyance (mode de présentation). Dans tous les cas de ce type, il y aura une différence entre les contenus globaux auxquels s'ajoute ce même contenu local : le mode de présentation *de se* et le mode de présentation *de re* seront deux

¹⁸ C'est l'objection de Perry (1979) contre les « propositions relativisées » de Lewis. Comme l'a montré Recanati (2007b), l'objection manquait sa cible puisque le cadre égocentriste de Lewis n'attribuait pas les mêmes contenus aux croyances *de se* et *de re*. Toutefois, l'objection s'applique à un cadre non-égocentriste comme le mien.

modes de présentation (descriptifs) distincts. Lingens pense de lui-même, *de se*, qu'il est G, et quand il vient à penser qu'il est en plus F, il intersecte les propriétés F et G : sa nouvelle pensée est informative si et seulement cette opération élimine des individus possibles dans G. Lingens pense de lui-même, *de re*, qu'il est H, et quand il vient à penser qu'il est en plus F, il intersecte les propriétés F et H : sa nouvelle pensée est informative si et seulement cette opération élimine des individus possibles dans H. Ces deux pensées n'ont donc pas les mêmes conditions d'informativité. Si Lingens pensait que G et H sont satisfaites par le même individu, il inférerait qu'il est lui-même cet homme dans le miroir ; et s'il pensait qu'il est lui-même cet homme dans le miroir, il inférerait que G et H sont satisfaites par le même individu. On n'a pas besoin de modes de présentation non-descriptifs pour rendre compte de cette différence. On a seulement besoin de modes de présentation à la fois descriptifs, purement généraux (les contenus en question ne contiennent pas le référent), et indexicaux (équivalents à une propriété : un ensemble d'individus possibles). Puisque toutes les différences de valeur cognitive sont des différences pour *un même sujet à un seul instant* (dans le même monde), les modes de présentation descriptifs suffisent pour capter toutes les différences de valeur cognitive.

Toutefois, une théorie de l'action se devra d'expliquer un *autre* phénomène – qui n'est *pas* équivalent à une différence de valeur cognitive. On peut imaginer des cas dans lesquels *deux* sujets qui ont exactement les mêmes croyances (ou qui seraient carrément omniscients) se comportent pourtant de façon différente. Même à supposer que Lingens et Daniels possèdent exactement le même mode de présentation descriptif global G de Lingens, lorsqu'ils acquièrent (à l'instant t) la croyance que Lingens est attaqué par un ours, ils n'agissent pas de la même manière : Lingens se roule en boule et Daniels court chercher du secours (Perry 1977). Par hypothèse, le mode de présentation global G, qui est descriptif et aussi détaillé qu'on le souhaite, est commun à Lingens et Daniels, de sorte que la différence de comportement n'est expliquée par aucune différence de conditions d'informativité. Cependant, le référentialiste alternatif dispose de nouvelles ressources pour expliquer cette différence de comportement : du fait même qu'on renonce à la contrainte réflexive généralisée (s'appliquant *uniformément* à toutes les croyances), il devient envisageable d'admettre une contrainte réflexive *locale* (qui ne s'applique qu'à *certaines* croyances). On maintient avec Lewis que les croyances *de se* sont des relations réflexives à deux places entre un sujet S et une propriété qu'il s'auto-attribue. Dans le cas des croyances *de se*, O est *de jure* (*a priori*) identique à S, en vertu d'une règle réflexive qui exige que l'objet de la croyance soit le sujet de la croyance (contrainte sémantique). Mais dans le cas des croyances *de re*, l'objet O qui est le référent de la croyance peut être tout objet auquel S se trouve *de facto* (*a posteriori*) relié par un rapport causal approprié (liberté pragmatique). Contrairement à ce qui se passait dans le cadre égocentriste de Lewis, les croyances *de se* (et les attitudes réflexives en général) sont un cas *spécial* plutôt que le cas général. Le sujet qui déploie un concept *de re* identifie séparément, *en deux coups*, le contexte et la circonstance – car rien, de l'intérieur, n'indique que ces deux situations seront identiques. Il identifie le contexte, il identifie la circonstance, et il y a alors un sens à se demander si ces deux situations sont identiques ou distinctes. Mais le sujet qui déploie un concept *de se* identifie en même temps, *d'un seul coup*, le contexte et la circonstance – puisque la circonstance est *de jure*, en vertu d'une règle gouvernant le concept, identique au contexte. Comme aucun décalage entre contexte et circonstance n'est permis dans le cas spécial des concepts *de se* (ou réflexifs), ceux-ci ne laissent aucune place au doute quant à l'identité du référent. Ces idées sont par ailleurs compatibles avec l'hypothèse largement admise d'un lien intime entre croyances *de se* et action : ce qui motive (directement) l'action, ce sont les croyances qui concernent réflexivement le sujet (et/ou le moment présent, et/ou le monde où il se trouve).

Ce n'est donc pas au niveau du mode (ici, la croyance), qui s'applique à des représentations *entières*, que se trouve déterminée « la » circonstance : c'est au niveau des concepts. Le référentialiste alternatif, qui admet qu'une même croyance puisse renvoyer à plusieurs circonstances, prédit qu'une même croyance peut être à la fois *de se* et *de re* – par exemple, ma croyance que Flore est en train de me saluer. Ce qui est ici réflexif (ou non), ce ne sont pas généralement les modes mais les concepts référentiels qui déterminent la ou les circonstances dans la proposition austinienne. Dans ce cadre, les cas où le mode peut être dit déterminer la circonstance/référence constituent l'exception plutôt que la règle : notamment, la proprioception concerne toujours *mon* corps et l'introspection concerne toujours *mon* esprit. Mais la perception a généralement les yeux rivés sur le monde et les objets qui le peuplent : si l'approche égocentriste des croyances chez Lewis est intellectualiste, alors une approche égocentriste de la perception, comme celle de Recanati, le sera tout autant (Bochner 2023).

Selon le référentialisme alternatif, le critère épistémique permettant de distribuer les ingrédients vériconditionnels sur les deux dimensions que constituent le contenu et la circonstance ne réside pas dans l'opposition explicite/implicite, mais dans l'opposition transparent/opaque¹⁹. Les contenus (non-référentiels) sont transparents et les circonstances (référentielles) sont opaques. Dire que les circonstances sont opaques parce qu'elles sont référentielles, ce n'est pas dire qu'elles sont représentées de façon implicite. Les notions de transparence/opacité pertinentes ici (la transparence de l'existence du sens/contenu et la transparence comparative du sens/contenu) n'impliquent pas que les ingrédients vériconditionnels opaques soient toujours représentés de façon implicite et/ou que les ingrédients vériconditionnels transparents soient toujours représentés de façon explicite. Pour qu'une représentation R porte « explicitement » sur une chose ou un environnement X, il n'est pas nécessaire que R possède un contenu *singulier* à propos de X. Ici, il faut seulement que R représente X (la circonstance visée par R) à travers *deux* modes de présentation *généraux* plutôt qu'un. Le premier est un mode de présentation local et nouveau (le contenu « asserté » par R à propos de X), et le deuxième est un mode de présentation global et ancien (le contenu « présupposé » par R à propos de X). Si, regardant par la fenêtre à Paris, je pense qu'il pleut, le mode de présentation local de ma pensée est la propriété (pour un lieu possible) d'être tel qu'il (y) pleut (qui, appliquée à Paris et ce moment-là dans le monde réel, retourne le Vrai). Ce mode de présentation local distingue Paris à ce moment dans le monde réel de Paris dans d'autres possibilités (à d'autres moments et/ou dans d'autres mondes). Si je me représente le lieu où je me trouve de façon implicite, je n'engage pas d'autre mode de présentation, global, de Paris. Si je me le représente de façon explicite, je mobilise *en plus* quelque autre mode de présentation d'arrière-plan : par exemple, je me représente Paris à travers la propriété d'être la capitale d'un pays appelé « la France » (qui, appliquée à Paris et à ce moment-là dans notre monde, retourne le Vrai). Ce mode de présentation global me sera utile pour distinguer Paris (à ce moment) d'*autres lieux*. D'une façon générale, tout ce que l'opacité de la référence implique, c'est que je ne remarquerais aucune différence si le référent de ma pensée (ici, Paris à ce moment dans le monde réel) était remplacé par un autre référent qualitativement identique (transparence comparative du sens/contenu), ou s'il n'y avait en fait aucun référent mais que j'étais victime d'une hallucination me

¹⁹ L'opposition explicite/implicite me semble trop instable pour servir de critère. Notamment, concerne-t-elle des énoncés particuliers ou bien des discours entiers ? Elle devrait être pertinente aussi au niveau des discours. Quand un discours traite du même thème (par exemple, la situation d'un élève lors d'une réunion scolaire entre parents et instituteur), on voudrait pouvoir dire que les énoncés qui le composent décrivent tous la même circonstance d'évaluation. Or un élément explicite dans un énoncé peut devenir implicite dans l'énoncé suivant, avant de redevenir explicite dans l'énoncé d'après, et ainsi de suite. Donc la question de savoir si un élément est implicitement ou explicitement représenté menace de rester largement indéterminée au niveau des discours.

présentant l'apparence d'un référent qui posséderait les mêmes qualités (transparence de l'existence du sens/contenu).

On me répond souvent ici que les pensées singulières de la forme « a est G » peuvent être distinguées, *même de l'intérieur*, des pensées purement générales de la forme « le F est G ». Mais on n'a nullement besoin de *contenus singuliers* pour expliquer cela : il suffit d'admettre une différence dans le format des contenus (propriété vs. proposition) qui soit détectable (grâce à la transparence comparative) de l'intérieur (ou *a priori*). Ma pensée « a est G » a pour contenu une propriété, qui en vertu de son format (correspondant à un ensemble d'individus possibles) *ne saurait être rendue vraie ou fausse que par un individu* – c'est de là que provient l'impression de singularité (qui persiste d'ailleurs même si j'hallucine et que je le sais). Par contraste, ma pensée « le F est G » a pour contenu une proposition, qui en vertu de son format (correspondant à un ensemble de mondes possibles) *ne saurait être rendue vraie ou fausses que par un monde* – mais qui ne concerne aucun individu spécifique dans le monde. Cette idée répond aussi à un autre problème (évoqué dans la section 4) : pour toutes les descriptions D (ou la plupart d'entre elles) qu'il pourrait former à propos de lui-même à un instant t, il est possible que Lingens accepte « Un D est D » sans accepter « Je suis D » ; donc « je » n'a pas la même valeur cognitive que « D » (pour lui à t). Le point qu'il faut voir ici, c'est que les deux énoncés ne demandent pas d'accepter les mêmes (types de) modes de présentation : le contenu du premier énoncé est un mode de présentation du monde pris dans son entièreté, et le contenu du second énoncé est un mode de présentation de Lingens à t dans ce monde. Accepter ces contenus n'aura pas le même effet cognitif. Le premier énoncé invite à éliminer, parmi les mondes possibles compatibles avec ce que Lingens à t croit de son monde, ceux dans lesquels la proposition *qu'un D est D* est fausse ; or il n'y a pas de tels mondes, donc l'énoncé est trivial. Le second énoncé invite à éliminer, parmi les individus possibles compatibles avec ce que Lingens à t croit de lui-même, ceux desquels la propriété être D est fausse ; s'il y a de tels individus, l'énoncé est informatif. D'une façon générale, nous intégrons les nouveaux contenus à différents types de modes de présentation – *de se, de re*, mais aussi *de mundo*. Contrairement à nos modes de présentation *de se* et *de re*, qui visent un individu unique dans le monde réel, notre mode de présentation *de mundo*, qui vise le monde entier et n'est constitué que de propositions générales, ne renvoie à aucun individu en particulier. C'est ainsi que les inférences des croyances *de mundo* vers des croyances *de se* ou *de re* n'ont rien de trivial – c'est là, il me semble, une leçon centrale et méconnue du problème de l'indexical essentiel.

7. Les contenus descriptifs sont-ils transparents ?

Bien sûr, je n'ai fait ici qu'esquisser les contours d'un référentialiste alternatif, qui pose de nouvelles questions et demande à être développé dans de nombreuses directions. Mais il faut malheureusement conclure et je voudrais le faire en abordant une question que l'avocat des dossiers mentaux ne manquera pas de me poser. Je soutiens que les modes de présentation ne fixent pas la référence et ne contribuent pas aux conditions de vérité, mais je maintiens qu'ils sont transparents et j'affirme qu'ils sont descriptifs et qu'ils ne sont rien d'autre que des contenus purement généraux. Or, est-il vraiment plausible de supposer que de tels contenus descriptifs et généraux seront plus transparents que les contenus référentiels et singuliers ?

D'abord, il me semble plus difficile qu'on ne le suppose d'imaginer ce que serait la vie – surtout celle des philosophes – sans la transparence comparative des contenus mentaux. En exposant les thèses de cet article, je les identifie/distingue du mieux que je le peux aux/des autres thèses qui existaient dans la littérature, avec l'ambition d'exprimer des idées présentant un caractère novateur par rapport à un arrière-plan commun, et je fais tout cela

a priori (sans recevoir davantage d'input empirique). Vous faites de même en me lisant. Qu'est-ce que nous identifions et distinguons, si ce ne sont pas les contenus des thèses en question ?

Si les « contenus » jouent quelque rôle, *aussi minimal soit-il*, dans l'explication de l'informativité, ils doivent être transparents. Pour qu'une assertion soit informative, il faut qu'elle ajoute une nouvelle information. Pour savoir si elle ajoute une nouvelle information, il faut savoir si l'information qu'elle contient était déjà contenue dans l'arrière-plan conversationnel. Si le contenu de l'assertion est identique au contenu de l'arrière-plan, l'assertion ne sera pas informative. Donc : rien que pour pouvoir savoir si une assertion est informative, par rapport à un arrière-plan donné, il faut être en mesure de savoir si son contenu est identique ou différent par rapport aux contenus dans l'arrière-plan. (Ces truismes ne dépendent pas d'une théorie particulière de l'assertion : ils ne font que *décrire* – dans un vocabulaire en partie théorique – des faits communément admis qui constituent un point de départ, et un *explanandum*, pour différentes théories possibles de l'assertion.) De même, pour savoir si une croyance est informative au niveau mental, il faut être en mesure de savoir si son contenu se distingue des contenus qui étaient crus jusque-là. En résumé, si l'informativité s'explique au moins en partie par le « contenu », et si un sujet S est en mesure de savoir *a priori* si une assertion/croyance est informative pour lui (à un instant t), alors forcément, la transparence comparative s'applique aux contenus ancien (d'arrière-plan) et nouveau (asserté/cru) que S manipule (à t). Ensuite, pour autant que je puisse voir, le cadre des dossiers mentaux ne permet pas de se passer de la transparence des contenus. D'une part, les modes de présentation dans ce cadre se trouvent identifiés à des véhicules de pensées plutôt qu'à des contenus, de sorte que ce sont les véhicules qui sont – en première ligne, du moins – censés être transparents. Toutefois, Recanati entend maintenir que les « prédicats » dans un dossier mental (dont il dit souvent qu'ils constituent le « contenu » du dossier mental, même s'ils ne contribuent pas aux conditions de vérité) *jouent eux aussi un rôle* dans l'explication de l'informativité. Si je crois à propos d'un objet O qu'il est F, et que j'apprends qu'il est G, j'ajoute G dans mon dossier « O » de O. Ici Recanati suppose naturellement – mais sans le justifier explicitement – que je peux savoir *a priori* si G correspond à une *nouvelle* propriété (c'est-à-dire, à une propriété qui n'était pas déjà contenue dans ce dossier)²⁰. Mais qu'est-ce qui pourrait justifier cette supposition, sinon une thèse de transparence comparative des contenus F et G ? De même, le cadre des dossiers mentaux se plie à la contrainte de Schiffer, que Recanati cite régulièrement :

« Necessarily, if m is a mode of presentation under which a minimally rational person x believes a thing y to be F, then it is not the case that x also believes y not to be F under m. In other words, if x believes y to be F and also believes y not to be F, then there are distinct modes of presentation m and m' such that x believes y to be F under m and disbelieves y to be F under m'. Let us call this *Frege's Constraint*; it is a constraint which any candidate must satisfy if it is to qualify as a mode of presentation. » (Schiffer 1978, p. 180 ; cité par Recanati 2016, 11-12)

²⁰ On fait souvent valoir que certaines propriétés (comme celles d'être du H₂O ou d'être Obama) seront tout aussi opaques que les choses qui les possèdent. Devrait-on dès lors supposer que c'est le véhicule « G » exprimant la propriété G, plutôt que la propriété elle-même, qui figure dans le dossier ? Il me semble que ce n'est pas la position de Recanati, qui parle le plus souvent d'information et de contenu pour désigner ce qui se trouve dans un dossier. En même temps, un doute subsiste, car Recanati parle aussi de prédicats : « The role of a mental file based on a certain acquaintance relation is to store information acquired in virtue of that relation. The information in question need not be veridical; we can think of it in terms, simply, of a list of predicates which the subject takes the referent to satisfy. The referent need not actually satisfy the predicates in question, since the subject may be mistaken. Such mistakes are possible because what determines the reference is not the content of the file but the relevant relation to the object. » (Recanati 2012b, 37-38 – voir aussi 38-39, n. 10)

En discutant de telles contraintes, on a les yeux rivés sur *m* et *m'*, mais la contrainte de Schiffer présuppose que le sujet rationnel en question a un accès transparent à la propriété *F* : celui-ci est censé savoir *a priori* (*même si on suppose que la propriété F est désignée au travers de deux termes distincts 'A' et 'B', ce que la formulation de Schiffer n'interdit nullement*) que des croyances que *y* (sous *m*) est *F* et que *y* (sous *m'*) n'est pas *F* engagent la *même propriété* – sans quoi il n'y a aucune raison de lui interdire d'avoir les deux croyances en même temps. En bref, la thèse de transparence des contenus semble rester *nécessaire* dans le cadre des dossiers mentaux comme dans d'autres cadres. Cela ne signifie pas que cette thèse ne pose aucune difficulté, mais que les difficultés qu'elle pose sont des difficultés *pour tout le monde*.

D'autre part, Recanati semble avoir suspendu son avis sur la question de savoir s'il est possible pour un sujet d'avoir en même temps deux dossiers mentaux contenant les mêmes informations sans traiter ces dossiers comme co-référentiels²¹. L'intérêt de tels cas, s'il y en a, c'est d'établir que parfois, *toute la différence tient au véhicule*. Mais si de tels cas ne sont pas clairement possibles, pourquoi endosser la thèse que les modes de présentation sont des véhicules de pensées plutôt que des contenus ? Si des contenus – qu'ils figurent dans le dossier ou qu'ils reflètent seulement les conditions qui sont présupposées par tout déploiement normal du dossier ne me semble pas faire ici de grande différence – suffisent pour capter toutes les différences de valeur cognitive, est-il encore nécessaire d'ajouter une thèse véhiculariste ? Si de tels cas s'avèrent (comme je le crois) impossibles, la thèse de transparence des contenus sera en principe – en plus de rester nécessaire – *suffisante* pour expliquer la valeur cognitive.

Enfin, même à supposer que les véhicules de pensée soient eux aussi transparents, je doute qu'ils le soient en un sens assez profond. Ce à quoi on doit avoir un accès transparent, ce ne sont pas tant des véhicules/concepts (auxquels on n'a d'ailleurs jamais aucun accès conscient de l'intérieur et qu'on ne peut jamais compter du dehors qu'en comptant le nombre de modes de présentation en présence, selon quelque critère frégéen) que *des façons dont quelque chose pourrait être* (d'après un sujet à un instant donné). Les modes de présentation censés être transparents s'apparentent plutôt à des perspectives/conceptions, qui peuvent s'améliorer progressivement, par touches successives, en fonction d'informations nouvelles.

En tant que solution à l'énigme de Frege, le descriptivisme possède une vertu inégalée. Quand il s'agit de décrire la perspective du sujet, (i) il donne les bons résultats modaux, et (ii) on est sûr de comprendre comment il produit ces résultats. Considérons à nouveau Jean (à l'instant *t* dans le monde *w*) qui croit qu'il est vrai que Hespérus est Hespérus mais qu'il est faux que Hespérus est Phosphorus. Jean est rationnel et compétent : il est capable pour chacun des deux noms ou leurs équivalents dans son idiolecte de donner une description vraie et identifiante de leur référent, et de pointer vers le bon objet dans le ciel. Posons une question courante chez Lewis et Stalnaker : comment est le monde d'après Jean ? S'il est rationnel, on doit pouvoir lui attribuer un point de vue cohérent, et on y arrive sans peine. Dans le monde tel qu'il se le représente, il y a deux astres : l'un appelé « Hespérus » qui brille dans le ciel du soir, et l'autre appelé « Phosphorus » qui brille dans le ciel du matin. On peut maintenant dire exactement la même chose de façon plus théorique : dans tous les mondes possibles compatibles avec ce que croit Jean (à *t* en *w*), il y a deux astres distincts (qui ont ces différentes propriétés). Ou, toujours de façon équivalente : ce que Jean croit est vrai relativement à des mondes dans lesquelles il y a deux astres (qui ont ces différentes

²¹ Recanati (2012b, 41) suggère que cette possibilité existe – à la suite de Fine (2007, 35) – et affirme qu'elle est expliquée par les dossiers mentaux, mais Recanati (2016, IX) apparaît plus réservé : il admet que l'idée demeure contestable et renvoie à la discussion de Gray (2016), qui nie que de tels cas soient réellement possibles.

propriétés). La simple description de ce cas fournit ainsi un argument modal de style fré géen contre la thèse de rigidité de Kripke : selon Jean, les noms « Hespérus » et « Phosphorus » ne désignent pas la même chose dans tous les mondes possibles. Jean comprend l'énoncé « Hespérus est Phosphorus ». S'il n'est pas incohérent pour lui de croire que cet énoncé est faux, alors qu'il est vrai, cela suggère qu'il y a d'un côté des possibilités relativement auxquelles il est faux, et d'un autre côté des possibilités relativement auxquelles il est vrai. Ceci revient à dire que, *du point de vue interne de Jean*, le contenu exprimé par cet énoncé est *contingent*. Or, le référentialisme classique qui dit que les noms propres sont rigides prédit que cet énoncé exprime un contenu nécessaire. Donc, ce référentialisme est soit faux (conclusion radicale, de type fré géen) soit incomplet (il n'explique pas tout ce qu'il y a à expliquer et il faut le compléter par une notion contingente, non-référentielle, qui rende compte de la perspective de Jean). Cet argument modal invite ainsi une première conclusion : à un niveau d'analyse, le point de vue de Jean sur Vénus n'est pas référentiel. Jean a deux perspectives indépendantes sur Vénus, et au moins une de ces deux perspectives est non-rigide *et compatible avec différents référents possibles*.

Cette conclusion est aujourd'hui généralement admise. Mais cet argument simple, qui ne fait que reformuler l'énigme de Frege en des termes modaux (voir Bochner 2021, Ch. 3), me paraît établir bien plus. À mon avis, il montre également que les noms « Hesperus » et/ou « Phosphorus » tels que Jean les comprend possèdent un niveau de contenu (deuxième conclusion) qui est modal (troisième conclusion) et descriptif (quatrième conclusion).

D'abord, ce dont il est question ici, c'est vraiment de *perspectives*. On parle naturellement – et légitimement – de deux perspectives, pour l'heure indépendantes, que Jean a sur Vénus et/ou sur le monde. La première perspective de Jean représente une façon dont Vénus pourrait être et sa deuxième perspective représente une autre façon dont Vénus pourrait être. Une perspective étant toujours une perspective *sur quelque réalité* (qu'elle représente, de façon correcte ou incorrecte, comme se trouvant d'une certaine manière, comme ayant certaines caractéristiques, comme étant dans un certain état possible), elle ne se confond jamais ni avec les mots ou les véhicules qui l'expriment, ni avec la réalité qu'elle représente. Elle correspond à un niveau intermédiaire, qu'on ne saurait identifier qu'avec quelque contenu²². « Perspective » (dans un sens intuitif) et « contenu » (dans un sens technique) sont clairement des notions sémantiques ou « intentionnelles », qui font le lien entre les mots ou les véhicules qui représentent et la réalité qui est représentée. Ensuite, ce contenu qui explique que « Hesperus est Phosphorus » a l'air contingent, c'est forcément un contenu modal. C'est une chose qui est (ou qui possède essentiellement)²³ une *intension*, qui est individuée par un profil modal (rigide/nécessaire vs. flexible/contingent), qui fait donc à quelque niveau une différence à des conditions de vérité, et qui détermine des extensions relativement à des possibilités (ou qui détermine, une fois complétée par des circonstances, des propositions austiniennes qui sont vraies/fausses). Enfin, ce contenu modal (pour au moins un des deux noms tels que Jean les comprend) est *flexible* : il donne des extensions *variables* d'une circonstance à l'autre. Un tel contenu, qui est capable de faire *quelque* différence vériconditionnelle (que ce soit au niveau local/asserté ou global/présumé), sera soit référentiel soit descriptif ; il n'y a pas d'autre option. Aussi ce contenu modal

²² Le projet de Recanati (2007a), qui explique la « perspectivalité » des pensées au moyen de contenus relativisés, suppose aussi que le « contenu » joue toujours le rôle théorique de capter la perspective du sujet sur le monde.

²³ Recanati dit parfois (voir Recanati 2012b, 40, n. 12) que les dossiers mentaux sont (comme) des mots qui ont un sens. Il pourrait donc répondre ici que le véhicule est plus qu'un véhicule (syntaxique) ; il a aussi (essentiellement) certaines propriétés sémantiques. Mais même si le sens est véhiculé par quelque mot, le fait qu'un sens donné soit porté par ce mot-là, avec les propriétés syntaxiques qui le distinguent d'autres mots, n'expliquera pas pourquoi ce mot semble avoir un profil modal différent de celui qu'il est censé avoir selon la théorie sémantique.

flexible est-il forcément un contenu descriptif. Il correspond à « une description » (au sens de ce qui est exprimé, et non de ce qui exprime), ou « une propriété » (ou un faisceau de propriétés), qui reste compatible avec plusieurs référents possibles – à savoir ceux qui satisfont la description, ou dont il est vrai qu'ils possèdent la propriété.

À mon sens, il n'existe pas réellement d'alternative à ce verdict. Il est vrai *presque* analytiquement, dès lors qu'on a défini (au moins partiellement) le contenu comme ce qui joue le rôle théorique de refléter la perspective du sujet et ainsi d'expliquer l'informativité et le comportement (et qu'on a observé que *de fait* – c'est la partie non-analytique – un niveau purement référentiel de contenu ne jouera pas ce rôle). Dans un cas comme celui de Jean, toute entité jouant ce rôle théorique doit agir comme une sorte de prisme modal, capable de déformer la réalité en la démultipliant : alors qu'il n'y a qu'un seul référent dans le monde réel, il y a deux référents dans le monde tel que Jean se le représente. (À l'inverse, dans un cas comme celui de Terre-Jumelle, le prisme modal doit déformer la réalité en l'appauvrissant : alors qu'il y a deux référents dans le monde réel, il y a un référent dans le monde tel que le sujet se le représente.) En lui-même, un véhicule n'est pas un prisme capable de déformer la réalité. Les véhicules ne sont pas des entités *au travers desquelles nous représentons des contenus* – de telle sorte que les véhicules pourraient nous présenter une image déformée ou partielle des contenus eux-mêmes. Les véhicules sont des entités *avec lesquelles nous saisissons des contenus* – et ces contenus nous donnent une image/description déformée ou partielle de la réalité. Seule une entité sémantique, et modale, peut avoir ce pouvoir de déformer la réalité.

Nul doute que Recanati trouvera beaucoup à redire sur les idées que j'ai exposées ici, qui s'inspirent grandement de son travail et en même temps me servent à construire un cadre qui pourrait constituer une nouvelle alternative. Mais j'espère en avoir fait assez pour alimenter nos discussions futures sur les propositions austiniennes et les dossiers mentaux, et plus généralement sur l'articulation du sens et de la référence dans une théorie du contenu.

Remerciements

Je remercie François Recanati pour nos discussions au fil des années sur ces sujets fascinants. Merci aussi à deux évaluateurs anonymes et à Louis Rouillé pour leurs précieux commentaires sur une version antérieure de l'article. Cet article a été rédigé dans le cadre d'un « Projet de Recherche Collaborative – International » co-financé par l'Agence nationale de la recherche en France (ANR-22-CE93-0004) et le Fonds national suisse (SNF : 100012L_212635).

Bibliographie

- Austin D., *What's the Meaning of "This"?* Ithaca, Cornell University Press, 1990.
Austin J. L., *Philosophical Papers, 2nd ed.*, Oxford, Clarendon Press, 1971.
Bach K., *Thought and Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1987.
Barwise J., *The Situation in Logic*. Stanford: CSLI Publications, 1989.
Barwise J. and Etchemendy J., *The Liar: An Essay on Truth and Circularity*, New York, Oxford University Press, 1987
Bochner G., *Naming and Contingency: Towards an Internalist Theory of Direct Reference*. Thèse de doctorat, ULB/EHESS, 2011
Bochner G., « Singular Truth-Conditions without Singular Propositions », in *Synthese*

195(6), 2018, p. 2741-2760.

Bochner G., *Naming and Indexicality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021.

Bochner G., « Fixing Internalism about Perceptual Content », in *Philosophical Explorations* 26(3), 2023, p. 404-419.

Boghossian P., « The Transparency of Mental Content », in *Philosophical Perspectives* 8, 1994, p. 33-50.

Donnellan K. S., "Proper Names and Identifying Descriptions", in *Synthese* 21(3-4), 1970, p. 335-358.

Dummett M., *Frege: Philosophy of Language*, London, Duckworth (2d edition: 1981. London: Duckworth).

Egan A., « Secondary Qualities and Self-Location », in *Philosophy and Phenomenological Research* 72(1), 2006, p. 97-119.

Fine K., *Semantic Relationism*, Oxford, Blackwell, 2007.

Frege G., « On Sense and Reference », in P. Geach & M. Black (eds.) 1970, *Translations from the Philosophical Writings of Gottlob Frege*, Oxford, Blackwell, 1892, p. 56-78.

Frege G., « The Thought: A Logical Inquiry », in *Mind* 65(259), 1918/1956, p. 289-311.

Gray A., « Minimal Descriptivism », in *Review of Philosophy and Psychology* 7, 2016, p. 343-364.

Hintikka J., *Time and Necessity: Studies in Aristotle's Theory of Modality*, Oxford, Clarendon Press, 1973.

Kaplan D., « Demonstratives », in J. Almog, J. Perry & H. Wettstein (eds.), *Themes from Kaplan*, Oxford University Press, 1989, p. 481-563.

Kripke S., « A Puzzle about Belief », in A. Margalit (ed.), *Meaning and Use*. Boston/Dordrecht: Reidel, 1979, p. 239-283.

Kripke S., *Naming and Necessity*. Harvard University Press, 1980.

Lewis D., « Attitudes *De Dicto* and *De Se* », in *Philosophical Review* 88(4), 1979, p. 513-543.

Loar B., « Social Content and Psychological Content », in R. Grimm & D. Merrill (eds.), *Contents of Thought*, Tucson, University of Arizona Press, 1988, p. 99-109.

Murez M., « The Transparency of Mental Vehicles », *Noûs*, 2023, p. 1-28.

Ninan D., « Counterfactual Attitudes and Multi-Centered Worlds », *Semantics and Pragmatics* 5(5), 2012, p. 1-57.

Perry J., « Frege on Demonstratives », *Philosophical Review* 86(4), 1977, p. 474-497.

Perry J., « The Problem of the Essential Indexical », *Noûs* 13, 1979, p. 3-21.

Perry J., « Thought without Representation », in *Proceedings of the Aristotelian Society, Suppl. Vol. 60*, 1986, p. 137-151.

Putnam H., « The Analytic and the Synthetic ». *Critica* 1(2), 1962, p. 109-113.

Putnam H., « The Meaning of 'Meaning' », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science* 7, 1975, p.131-193.

Recanati F., *Direct Reference: From Language to Thought*, Oxford, Blackwell, 1993.

Recanati F., « Domains of Discourse », in *Linguistics and Philosophy* 19, 1996, p. 445-475.

Recanati F., « The Dynamics of Situations », in *European Review of Philosophy* 2, 1997, p. 41-75.

Recanati F., *Oratio Obliqua, Oratio Recta*, Cambridge, MA, MIT Press/Bradford Books, 2000.

Recanati F., *Literal meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Recanati F., *Perspectival Thought*. Oxford University Press, 2007a.

Recanati F., « Relativized propositions ». In M. O'Rourke & C. Washington (eds.), *Situating Semantics: Essays on the Work of John Perry*. Cambridge, MA: MIT Press/Bradford Books, 2007b, p. 119-153.

Recanati F., « *De Re* and *De Se* ». *Dialectica*, 63(3), 2009, p. 249-269.

Recanati F., « Immunity to error through misidentification: What It Is and Where It Comes from », in S. Prosser & F. Recanati (eds.), *Immunity to Error through Misidentification: New essays*. Cambridge, Cambridge University Press, 2012a, p. 180-201.

Recanati F., *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press, 2012b.

Recanati F., *Mental Files in Flux*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

Recanati F., « From Meaning to Content: Issues in Meta-Semantics », in D. Ball & B. Rabern (eds.), *The Science of Meaning: Essays on the Metatheory of Natural Language Semantics*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 113-137.

Recanati F., « Transparent Coreference », in *Topoi* 40, 2021, p. 107-115.

Schiffer S., « The Basis of Reference », in *Erkenntnis* 13, 1978, p. 171-206.

Stalnaker R., « Indexical Belief ». *Synthese* 49(1), 1981, p. 129-151.

Stalnaker R., *Our Knowledge of the Internal World*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

Stalnaker R., *Context*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Stojanovic I., *What is Said: An Inquiry into Reference, Meaning and Content*, Saabrücken, Verlag Dr. Muller, 2008.

Torre S., « Centered Assertion », in *Philosophical Studies* 150, 2010, p. 97-114.